

JACQUES de MAHIEU

PRÉCIS  
DE  
BIOPOLITIQUE



*EDITIONS CELTIQUES*

*6655, rue Saint-Denis*

*Montréal*



**PRÉCIS**  
**DE**  
**BIOPOLITIQUE**

© Tous droits réservés, Copyright, Ottawa, 1969.  
Dépôt légal, 4e trimestre 1969  
Bibliothèque Nationale du Québec

JACQUES de MAHIEU

Directeur de l'Institut de Science de l'Homme, de Buenos Ayres.  
Ancien Recteur de l'Université Argentine des Sciences Sociales.

PRÉCIS  
DE  
BIOPOLITIQUE



EDITIONS CELTIQUES

6655, rue Saint-Denis  
Montréal



# PRÉSENTATION

## LA POLITIQUE DE DEMAIN

*A l'heure actuelle, le monde considère plus que jamais, avec une crainte respectueuse, la Démocratie moderne comme le Messie auquel il fait confiance qu'il le délivrera du chaos universel. L'École libérale promet toujours un monde magique de bien-être.*

*Cependant, la Démocratie a complètement échoué dans sa lutte pour l'Homme. Elle demeure ignorante des vraies valeurs. Elle ne connaît pas la Paix. Elle a lamentablement fait faillite dans sa tentative de justifier sa profession, que ne peut cacher aucune de ses déclarations faussement optimistes. La Démocratie n'a pas débarrassé le monde des fléaux que sont la folie, les troubles raciaux et les crimes. Au contraire, tous ces maux ne cessent de s'accroître. Ajoutons à cela la pollution de l'air, de l'eau, du sol et, partant, de la nourriture.*

*Il ne faut pas s'en étonner. Car l'adultération des peuples occidentaux par l'idée du profit, le notion d'égalité, le mensonge par omission, la médication, le confort moderne et le pacifisme-à-tout-prix a produit un double résultat : Nos nations, en tant que telles, sont atteintes d'immobilisme et d'inconscience ; Mais aussi individuellement, chacun de nous est soumis à un déracinement et à un métissage moral qui a pour objet de faire de nous un cobaye "docile et bon marché", prisonnier de ses vices, ses habitudes de robot, son imagination délirante. Cette adultération est en train de faire de nous, en tant qu'individus et en tant que nations, de minables scélérats, des hommes bruns, des peuples sans nom, matière première idéale pour un mondialisme de type termite.*

*Toutefois, la preuve en est faite, il pourrait en être autrement. Dès que l'Hygiène (naturelle) trouve sa place dans l'évolution des groupes sociaux et la Race son rôle, la santé et l'ordre s'installent. Or il faut pour cela que la politique tienne compte des lois de la vie et des impératifs de la morale biologique. Il est aisé alors de comprendre que la question de la Conscience raciale n'est pas seulement la clef de l'Histoire, c'est aussi celle de la Culture humaine. Mais qui peut encore aujourd'hui saisir sans déraillement un tel énoncé ? Nous aurons fort à faire pour dissiper les ténèbres dont les savantasses et les imbéciles de la littérature ont entouré une question qui, au fond, présente peu de difficultés à résoudre.*

*La Biopolitique nous oblige à une prise de conscience globale. Ainsi, chaque branche particulière de la connaissance nous est par elle-même absolument indifférente. Par exemple, la biologie ne se révèle d'une haute portée pour notre esprit, pour notre mode de vie, que quand elle contribue à résoudre des problèmes sociaux et économiques. De quel prix seraient pour nous les mille faits ac-*

*quis de l'eugénisme, s'ils ne conduisaient à une intuition plus profonde de la religion et de l'avenir de l'humanité ? Jamais une science spéciale n'intervient dans la vie des sociétés comme un facteur d'organisation, à moins qu'elle ne s'élève à la dignité d'une politique de l'Homme total.*

*Le présent volume est le deuxième d'une longue série à venir. Il fait suite à notre Cours de Biopolitique, publié en 1965. Il forme cependant un tout, complet en soi. Mais cet enseignement précieux ne serait pas ce qu'il est, si l'auteur n'en avait pas vécu les écrits. Dût-on y relever certaines allégations erronées, l'essentiel sur le plan racial de la Biopolitique exposée dans ces pages ne contient rien qui soit étranger à la vérité. Et comme l'a si bien exprimé Goethe : "La nature, la valeur, la solidité du principe posé au début, et puis la pureté du dessein : C'est de cela que tout dépend."*

**Dr Jacques Baugé-Prévost, Psy. M.D., N.D.**

*Président de la Société d'Hygiène Naturelle du Québec,  
Directeur de l'Institut Supérieur des Sciences Psychosomatiques,  
Biologiques et Raciales.*



# INTRODUCTION

## Oubli et exagération du facteur ethnique

*Il est rare que, dans des études politiques non spécialisées, la race occupe la place qui lui revient comme facteur de l'existence, de la structure et de l'évolution des Communautés humaines. Ou bien on l'oublie purement et simplement, ce qui n'a pas grande importance lorsqu'il s'agit d'études statiques d'entités sociales définies, mais fausse complètement la vision d'ensembles plus vastes considérés dans leur évolution ; Ou bien, plus exceptionnellement, la race devient l'unique clef de l'histoire, le seul facteur de l'évolution de l'homme et des Communautés, de même que de la naissance et de la mort des civilisations. Ou bien la race n'existe pas ou ne constitue, en tous cas, qu'un élément sans importance, simple reflet du milieu ; Ou bien, au contraire, elle écrase le monde par un déterminisme absolu et sans remède. D'une part, Marx et Maurras, bien qu'ils mentionnent parfois, en passant, quelques facteurs ethnopolitiques, ont manifestement peur d'entrer dans le vif de problèmes dont ils ne possèdent pas les données ou qui peuvent compliquer le développement de leurs théories. D'autre part, Gobineau systématise à l'excès des observations et des réflexions remarquables et fait d'un groupe ethnique le deus ex machina de l'histoire ; Non sans excuses, certes, puisqu'il fut le premier à aborder sérieusement la question et ne pouvait pas posséder, il y a plus d'un siècle, les indispensables éléments que la biologie ne nous a fournis qu'au cours des dernières décennies. Mentionnons, enfin, les campagnes contre le "racisme" de savants transformés en propagandistes et de propagandistes déguisés en savants, qui ont troublé bien des esprits. Il ressort de tout cela qu'il est indispensable de traiter à nouveau le problème depuis ses bases et jusqu'à ses ultimes conséquences, sous le jour des seules réalités scientifiques.*

## La biopolitique

*Nous constaterons, au cours de notre recherche, que le problème ethnique, lorsqu'il a été posé, l'a été d'une manière trop étroite ou, plus exactement, qu'il existe, en marge du problème des races proprement dites, une question du même ordre que le langage courant nous laisse déjà entrevoir. Nous disons d'un être humain comme d'un cheval qu' "il a de la race". Cela ne signifie nullement qu'il appartienne à un ensemble ethnique déterminé, mais, au contraire, qu'il se distingue par certaines caractéristiques au sein de son ensemble ethnique. Lorsque nous aurons établi que ces caractéristiques sont héréditaires, il nous faudra bien admettre, de gré ou de force, qu'il existe, dans les ensembles raciaux, des catégories de même nature biopsychique que les com-*

munautés ethniques, au sens propre du terme. Et lorsque nous aurons vu que ces catégories revêtent une importance sociale, il nous faudra bien compléter l'ethnopolitique par la géopolitique et considérer l'ensemble des processus héréditaires, dans la mesure où ils interviennent dans la vie des communautés humaines. Tel est l'objet de la biopolitique. Peut-être le terme paraîtra-t-il à certains trop étroit, puisque les caractères considérés ne sont pas seulement biologiques, mais encore psychiques. Nous le conserverons, cependant ; D'abord parce qu'il ne nous paraît pas possible, euphoniement, d'admettre "biopsychopolitique", et surtout parce que la biologie — la science de la vie — s'est déjà écartée définitivement de son matérialisme primitif, conséquence du dualisme cartésien qui s'éloigne de plus en plus de nous, tandis que la philosophie fait heureusement retour à la conception aristotélicienne de l'unité substantielle de l'être vivant. La biopolitique a un rôle important à jouer : Dans le monde entier, les conflits de race se multiplient et de grands chocs ethniques, à un échelle inconnue jusqu'à maintenant, s'annoncent à l'horizon ; La dégénérescence, en raison de causes internes, de nos Communautés traditionnelles exige une explication et des remèdes que la science politique n'a pas su, jusqu'ici, offrir ni ordonner. Nous allons voir, au long des pages suivantes, dans quelle mesure la biopolitique, outre l'intérêt qu'elle présente du point de vue de la recherche pure, nous permet d'éclaircir certains problèmes contemporains et de définir leur indispensable solution.

# LA RACE



## **L'homme : Hérité plus histoire**

Au moment de la conception, la cellule-oeuf contient en puissance tout le développement ultérieur de l'être humain, tel qu'il se produira, mais aussi tel qu'il se produirait dans d'autres circonstances. A cet instant de sa création, l'homme possède un ensemble de possibilités entre lesquelles il lui faudra choisir sans cesse ; Et ce choix permanent éliminera de son futur possible non seulement la réalité qui s'incorporera à sa mémoire — psychique et physiologique —, mais encore le refusé et toutes ses conséquences virtuelles. La vie de l'être humain est, par conséquent, enrichissement continu par l'actualisation de possibilités qui deviennent effectives, mais aussi appauvrissement continu par le refus de possibilités qui deviennent irréalisables. A l'origine de l'homme, il y a donc un capital potentiel reçu ; Et nous savons qu'il l'hérite de ses parents. Mais, à chaque instant de son existence, lui-même influe sur ce capital par le choix qu'il effectue : Choix qui dépend de ses besoins, c'est-à-dire du milieu dans lequel il vit et qui pèse sur lui, mais aussi de son passé qui, sous forme de mémoire, a transformé son être. L'homme choisit en une adaptation constante à soi-même et au monde extérieur. Son être dépend donc de deux facteurs : L'hérité qui lui fournit l'ensemble de ses possibilités, et les circonstances selon lesquelles s'effectue son choix et qui dirigent, par conséquent, son histoire. Il n'est pas possible d'étudier l'homme en laissant de côté l'un de ces deux éléments. Il n'est pas possible non plus d'agir efficacement sur lui en les ignorant. Du double point de vue de l'étude et de l'action, la politique doit tenir compte de l'hérité de l'homme, c'est-à-dire, au sens le plus large du terme, de sa race, ainsi que de son milieu.

## **Le fait de la race**

Le concept de race est, aujourd'hui, si vaste qu'il en devient vraiment par trop imprécis, au point d'en perdre presque toute utilité. On applique indifféremment le terme à l'ensemble de notre ou de nos espèces ("la race humaine") ; Aux grands groupes "de couleur" ("la race blanche") et à telle ou telle de ses fractions ("la race aryenne") ; À des sociétés historiques ("la race italienne") et même à des ensembles linguistiques ou culturels ("la race latine"). Sans doute a-t-on vaguement idée, dans tous les cas, que la race est liée au facteur héréditaire de l'homme et qu'un ensemble racial possède une certaine communauté de caractères, transmis avec la vie, qui le différencie des autres. Mais on a vu, cependant, des sociologues et des politicologues attribuer au seul milieu l'inégalité des ensembles humains et soutenir, par conséquent, que tous possèdent d'identiques possibilités. D'autres, en même temps qu'ils affirmaient d'une manière arbitraire l'homogénéité raciale des communautés primitives, se sont fondés sur la diversité de types d'un ensemble déterminé pour nier l'existence actuelle

des races. Par ailleurs, les anthropologistes tendent à établir leurs classifications sur la base de tel ou tel facteur arbitrairement choisi. Parfois, la couleur de la peau constitue le seul élément de discrimination des ensembles raciaux ; Ou bien la forme du crâne, ou encore les propriétés de coagulation du sang. Dans le cas le plus favorable, on considère plusieurs caractères somatiques et on exclut expressément tout facteur psychique, voire biologique. Le hasard d'une découverte ou pseudo-découverte, ou tout simplement la mode, transforme périodiquement, sans raison valable, une branche essentielle de la science de l'homme. Les idéologies se sont mêlées de l'affaire. Ce sont là les raisons pour lesquelles il nous semble indispensable de reconsidérer le problème en partant des données que l'expérience nous fournit. Il n'y a pas besoin de théories pour pouvoir affirmer le fait de la race. Tout le monde distingue un Congolais d'un Chinois ; Tout le monde saisit la différence qui existe entre un groupe de cent Suédois et un autre de cent Espagnols. Tout le monde sait aussi que le nègre qui naît à New York est aussi noir que celui qui voit le jour au Congo et que, par conséquent, certains des caractères qui permettent au moins compétent de reconnaître une différence ethnique sont héréditaires. C'est seulement avec la définition du concept de race que la difficulté commence. Essayons d'écartier les facteurs qui la déforment. Nous pouvons y parvenir très facilement en considérant, non plus l'homme, mais des animaux d'autres genres. Si nous arrivons ainsi à établir une définition zoologique de la race, il nous sera facile de voir dans quelle mesure elle s'applique au phénomène racial humain.

### **Le concept zoologique de race**

Considérons un certain nombre de chiens du type berger allemand. Pourquoi disons-nous qu'ils appartiennent à une race déterminée ? Superficiellement, parce qu'ils se ressemblent. Ils possèdent une même conformation physique et manifestent les mêmes qualités psychiques : Taille moyenne, long poil de couleur brune, museau pointu, queue en panache, courage à l'attaque, intelligence supérieure à celle de la majorité des autres races canines, etc. Tous les bergers allemands ne sont cependant pas identiques. Leur taille varie de quelques centimètres ; Leur poil est plus ou moins long et sa couleur couvre toute la gamme des bruns, du presque jaune au presque noir ; Leur courage et leur intelligence sont sujets à gradation. Tel individu possède parfois un pelage plus sombre que celui d'un doberman dont la couleur caractéristique est le noir, ou est moins intelligent qu'un danois, qui appartient à une race peu favorisée dans ce domaine. Si on essayait, comme on le fait si souvent en ce qui concerne l'homme, de définir la race des bergers allemands par un seul de leurs caractères, on arriverait à des résultats dont l'absurdité sauterait aux yeux. Mais personne ne songe à le faire. Parce que, lorsqu'il s'agit de chiens, chacun sait fort bien que la race zoologique est un ensemble d'individus qui possèdent en commun, dans une certaine mesure quantitative et qualitative, un certain nombre de caractères physiques, physiologiques et psychiques qui se transmettent par hérédité. L'individu représentatif d'une race est tout simplement celui qui réunit en soi tous ses caractères poussés à leur plus haut degré. Or il en est de même lorsque l'on dit que l'homme nordique est grand, blond, dolichocéphale, résistant, courageux, etc. ; On ne définit ainsi qu'un "exemplaire de concours" et bien des nordiques sont de taille moyenne, bruns, brachycéphales, faibles ou lâches. Ce qui ne veut absolument pas dire que la race nordique soit une fiction. Tout au plus pourrait-on soutenir qu'il ne s'agit pas d'une race pure. Mais cette expression a-t-elle un sens ?

## L'erreur de la "race pure"

Nous avons jusqu'ici considéré l'ensemble racial comme un conglomérat statique d'individus. Il convient, afin de pouvoir répondre à la question antérieure, de "examiner sous son aspect évolutif. Quand disons-nous d'un berger allemand qu'il est de race pure ? Non pas lorsqu'il atteint la perfection du type, mais lorsqu'il est né de parents non métissés. En remontant ainsi de génération en génération, nous parviendrons à l'origine de la race, c'est-à-dire au moment où, par mutation ou de n'importe quelle autre manière, une portée de bergers allemands est née de parents qui ne l'étaient pas. Nous pourrions remonter ainsi, de race en espèce et d'espèce en genre, jusqu'à la petite masse de protéines qui, un beau jour, s'est mise à vivre. Tout cela n'aurait aucun sens. Si nous considérons l'origine commune, la race embrasse l'animalité entière. Si nous fixons arbitrairement son début à l'instant de sa dernière différenciation, elle est fondée sur une hétérogénéité originelle, même si l'on suppose qu'aucun métissage n'est intervenu depuis lors, ce qu'il serait osé d'affirmer dans le cas des races animales les mieux contrôlées depuis longtemps. Ceci ne signifie pas le moins du monde que les données généalogiques soient sans intérêt, puisque c'est d'elles que procèdent, selon un processus que nous étudierons plus loin, les caractères communs et leur fréquence d'apparition, mais qu'il est erroné de faire de la pureté un critérium d'existence et, à plus forte raison, de valeur de la race. En ce qui concerne les ensembles humains, il faudrait, si on admettait leur filiation à partir d'un couple primitif, les considérer comme appartenant à une seule race, ce qui est contraire aux faits. Et si on acceptait l'idée de multiples mutations originelles, il nous faudrait encore oublier le facteur métissage. En biopolitique, les définitions théoriques qui ne correspondent pas à la réalité ne nous sont d'aucune utilité. Ce que l'on appelle "degré de pureté" d'une race, c'est tout simplement son homogénéité relative, c'est-à-dire la fait que chacun de ses composants possède, en plus ou moins grand nombre et d'une manière plus ou moins marquée, les caractères distinctifs de l'ensemble en question.

## L'hérédité

Nous savons, grosso modo, comment se transmettent ces caractères. Chacun des deux progéniteurs fournit à l'être nouveau la moitié des gènes dont il a besoin et qui sont, en puissance, son futur possible. Deux individus qui possèdent, sauf en ce qui concerne le sexe, le même capital héréditaire et sont par conséquent identiques — deux personnes ou deux souris de race blanche — donneront des descendants de race blanche. La question se complique lorsque l'on considère le croisement de deux individus de dotations héréditaires différentes. Chacun sait, d'après les deux premières lois de Mendel, que leur progéniture est hybride, c'est-à-dire unit en soi les gènes opposés de ses parents, soit qu'ils se combinent pour donner un caractère nouveau, soit que les uns prédominent aux dépens des autres que l'on appelle alors récessifs. A la deuxième génération, après le croisement de deux de ces hybrides, un quart de la descendance apparaît identique à l'un des grands-parents, un quart possède les gènes de l'autre et la moitié est hybride comme ses progéniteurs. Ces deux premières lois de Mendel paraissent donc indiquer que l'hybridation est un phénomène transitoire et qu'il se produit un retour, de plus en plus marqué du point de vue numérique, aux types primitifs. Rien n'est plus dangereux, cependant, que la généralisation abusive et

la vulgarisation facile de la génétique mendélienne. S'il est exact, en effet, que le croisement d'une souris blanche de race "pure" avec une souris grise également de race "pure" donne, à la première génération, une portée d'hybrides qui ne doivent leur couleur grise qu'au caractère dominant du gris sur le blanc et, à la deuxième génération, un quart de blanches "pures", un autre quart de grises "pures" et la moitié d'hybrides, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'êtres humains. Le croisement de deux mulâtres, produits de l'union d'un blanc et d'une négresse, ne donne que des mulâtres de diverses tonalités, sans que réapparaissent le type blanc ni le type nègre. Peu importent les explications. Le fait seul nous intéresse : Le type hybride se reproduit indéfiniment. La troisième loi de Mendel suffirait, par ailleurs, à établir cette permanence. La première ne s'applique, en effet, qu'à un caractère, c'est-à-dire à un gène, isolé de l'ensemble auquel il appartient. Si l'on considère, non plus un, mais deux caractères, ceux-ci se transmettront indépendamment l'un de l'autre. Le croisement d'une souris blanche à queue longue avec une grise à queue courte donnera, à la deuxième génération, des individus semblables aux grands-parents, mais dans la proportion d'un huitième, et des individus blancs à queue courte et gris à queue longue<sup>[1]</sup>. Lorsqu'il s'agit, non plus de deux gènes, mais de milliers, les lois du calcul des probabilités rendent impossible l'apparition d'un individu identique à l'un de ses ancêtres primitifs et tous les descendants du couple considéré, à toutes les générations, seront des hybrides en ce sens qu'ils posséderont quelques-uns des caractères de chacun des types originels tandis que, à d'autres points de vue, ils se rattacheront à l'un et à l'autre. Donc, non seulement les deux premières lois de Mendel ne sont valables pour l'homme que d'une manière relative, mais encore la troisième nous démontre que la multiplicité des caractères en jeu suffirait à interdire pratiquement tout retour automatique aux types primitifs d'un lignage métissé.

## La combinaison des gènes

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le cas de la descendance d'un couple unique. Mais il est exceptionnel, au sein de nos sociétés, que le mariage se pratique entre frères et soeurs. Dans la réalité des faits, le problème est beaucoup plus complexe que celui que pose l'union de deux dotations héréditaires, et le "mélange" de gènes est infiniment plus ample. Cependant, au sein d'une communauté réduite et fermée, tout le monde en arrive, au bout d'un certain nombre de générations, à être parent de tout le monde et tout membre du groupe possède les mêmes aïeux que n'importe quel autre. Plus une communauté est numériquement réduite à l'origine, et plus elle est fermée au cours de son évolution et plus elle est ancienne, plus ses membres possèdent des gènes et, par conséquent, des caractères communs et plus ils se ressemblent. C'est-à-dire qu'un groupe originellement hétérogène s'unifie par endogamie. Ses membres ne seront sans doute pas tous identiques, mais ils se montreront, jusqu'à un certain point, de moins en moins dissemblables : Leur aspect, leur mentalité et leurs réactions témoigneront d'un degré croissant d'homogénéité. La "pureté" d'une race est donc une création de l'endogamie et du temps. D'autant plus que les gènes ne se combinent pas seulement par association, mais encore par interaction. Du choc de gènes contradictoires ne naît pas nécessairement, en effet, une moyenne, mais parfois un caractère nouveau. Si nous empruntons le langage de la chimie — ce qui ne doit se faire qu'avec la

---

1 - Nous simplifions volontairement. En réalité, ce sont neuf types qui apparaissent.



plus grande prudence — nous dirons que les gènes s'unissent parfois en *mélange* et parfois en *alliage*. Dans ce dernier cas, la rencontre provoque l'actualisation de caractères jusqu'alors latents. Il s'agit sans doute d'un phénomène exceptionnel, mais il convient d'en tenir compte dans toute étude du processus d'hybridation.

### **Le double effet du métissage**

Nous ne nous occuperons pas ici des résultats de l'union de deux races en un individu métis. Mais il nous faut noter ses conséquences au sein d'une communauté ethnique. En laissant de côté tout jugement de valeur, nos analyses antérieures démontrent que le métissage apporte à un ensemble humain un accroissement de sa masse héréditaire. Les individus qui le composent sont plus divers, et d'autant plus que les types originels étaient plus éloignés l'un de l'autre. Mais ce que l'ensemble gagne ainsi en variété, donc en possibilités tout au moins théoriques, est contrebalancé par ce qu'il perd en stabilité et en unité, du moins jusqu'à ce qu'il ait reconquis son homogénéité. L'ensemble ethnique homogène se concentre dans la réalisation de ce qu'il est. Il possède un but bien défini et une volonté de puissance affirmée. Il a conscience de soi-même. Il est "d'une seule pièce". L'ensemble métissé pas encore homogénéisé est, au contraire, tirailé entre des aspirations diverses et souvent contradictoires. Il se disperse et se relâche. Il a besoin de temps pour redevenir maître de soi : Exactement le temps nécessaire à la reconstitution de son unité ethnique. Bien entendu, la nouvelle race qui naît de l'hybridation, quelle que soit sa valeur, est différente de ses deux composants. Il existe cependant des races dont les principaux caractères distinctifs sont généralement dominants et qui possèdent ainsi la capacité de maintenir en état latent quelques-uns des gènes étrangers qu'elles incorporent par métissage à leur capital héréditaire. Mais cette propriété est exceptionnelle et n'invalide pas le fait général que deux ensembles ethniques métissés perdent pour un temps, avec leur unité héréditaire, leur harmonie et leur tension.

### **La mutation**

Nous avons raisonné jusqu'à maintenant comme si les gènes, et par conséquent les caractères héréditaires qu'ils représentent, se transmettaient sans aucune modification de génération en génération. S'il en était ainsi, les ensembles ne seraient jamais que le produit de combinaisons particulières d'éléments connus et le simple phénomène du surgissement par métissage de nouveaux caractères nous resterait incompréhensible. Mais si l'on pouvait, malgré tout, au siècle dernier, concevoir l'évolution des races humaines à partir de groupes primitifs qui s'entremêlaient de plus en plus à mesure que se déroulait l'histoire, il nous faut aujourd'hui tenir compte du fait de la mutation, indiscutablement établi par la génétique contemporaine. En certaines circonstances naturelles ou expérimentales, il naît d'un lignage connu une descendance différente, en un ou plusieurs points primordiaux, de ses progéniteurs, et les nouveaux caractères qui surgissent ainsi se transmettent par hérédité. Donc, la masse héréditaire est susceptible de modification en son acte sinon en son être. On ne saurait concevoir, en effet, une création *ex nihilo*, des caractères soudain apparus. Il nous faut donc admettre que ceux-ci existaient en puissance dans les gènes des progéniteurs et

que seule constitue une nouveauté leur actualisation à un certain moment de l'évolution du lignage considéré. La mutation consiste donc en un passage de la puissance à l'acte, c'est-à-dire de l'état virtuel à l'état de fait, de caractères que nous qualifions de nouveaux, parce qu'ils apparaissent subitement dans un lignage sans que rien n'ait pu laisser supposer leur existence latente chez les progéniteurs du mutant. L'importance ethnologique du phénomène est énorme, car elle nous permet de mieux comprendre le processus du métissage et de la reconstruction de l'homogénéité du groupe mêlé : Sous le choc produit par l'union de deux êtres de races différentes, il surgit par mutation des caractères qui n'appartenaient à aucun des groupes constitutifs et qui apportent ainsi à la nouvelle communauté ethnique des particularités qui renforcent son homogénéité. Mais la mutation peut aussi être un facteur de différenciation lorsqu'elle fait naître, au sein d'une race ou d'un lignage, des individus dissemblables à leurs parents. Le système de sélection qui permet aux éleveurs d'améliorer les races qui les intéressent, voire d'en créer d'autres sans avoir à recourir au lent processus du croisement, se fonde en partie sur ce phénomène. La biopolitique, comme la zootechnique, trouve dans la mutation une des bases essentielles de son action.

### L'hérédité des caractères acquis

Il convient également de tenir compte d'un autre facteur non moins important, bien que nié jusqu'à ces dernières années par la majeure partie des biologistes et des psychologues : L'hérédité des caractères acquis. Nous savons que l'individu peut contracter des habitudes. Ses organes et son esprit sont capables d'augmenter leurs possibilités d'action par le jeu de la mémoire. Le métier d'un artiste ou d'un ouvrier n'est qu'un ensemble d'habitudes "emmagasinées" qui constituent un ajout à leur dotation héréditaire. Mais cet individu transmet-il à sa descendance tout ou partie d'un tel accroissement de son être ? De nombreux biologistes du XIX<sup>e</sup> siècle, formés dans le cadre d'un scientisme extrême, le nièrent pour la seule raison qu'ils n'avaient pas pu produire le phénomène en laboratoire. Ni les souris ni les mouches drosophiles ne paraissaient transmettre à leurs respectives descendances leurs caractères acquis. Qu'est-ce que cela prouvait, sauf que l'expérimentation biologique était impuissante, dans certains domaines, à reproduire les réalités de la vie ?

Aujourd'hui, l'hérédité des caractères acquis a été pleinement démontrée grâce aux résultats obtenus aux Etats-Unis à l'aide de la Colchicine et en Russie par la méthode naturelle de Mitchourine. D'autre part, il ne manque pas, en dehors des laboratoires, de cas bien connus d'habitudes transmises par hérédité. Prenons l'exemple décisif des chiens d'arrêt. Tout éleveur, voire tout chasseur, sait parfaitement qu'un chiot de race pointer prendra l'arrêt dès sa première sortie s'il s'agit d'un animal de bon lignage et que, de toute manière, un dressage rapide suffira à obtenir de lui ce que l'on en attend. Il n'y a rien de plus contre-nature, cependant, que l'arrêt chez un chien dont les ancêtres vivaient de la chasse. Il s'agit donc, sans aucun doute, d'une prédisposition héritée d'une longue série d'ascendants qui furent l'objet d'un dressage adéquat. Nul n'ignore que la qualité et la valeur d'un chien d'arrêt dépendent précisément de son *pedigree*, c'est-à-dire du niveau atteint par le lignage au moment de sa naissance. Sur le plan humain, il est bien connu, quoique mis en doute par les négateurs de l'hérédité des caractères acquis, que plusieurs générations sont nécessaires pour former un bon ouvrier dans certains métiers difficiles, la cristallerie, par exemple. Nous

avons bien plus confiance, sur ce point, dans le témoignage et, surtout, dans la pratique des industriels qui affirment la réalité de phénomène que dans les assertions des théoriciens scientifiques. En outre, ne se contredisaient-ils pas eux-mêmes, ces transformistes du siècle dernier qui, tout en niant l'hérédité des habitudes, fondaient leur théorie de l'évolution des espèces sur une lente modification des générations sous l'effet du milieu, modifications qui ne pouvaient s'effectuer que grâce à la transmission héréditaire des progrès réalisés ?

### **La mémoire héréditaire**

Quoi qu'il en soit, les faits, aujourd'hui établis même en laboratoire, ne peuvent plus être mis en doute. Les gènes, non seulement sont capables d'actualiser, par mutation, des caractères jusqu'alors purement potentiels, mais encore sont susceptibles de transformation. Les cellules reproductrices enregistrent dans une certaine mesure les modifications mnémoriques et les transmettent. Il est évident que, si les membres successifs d'un lignage vivent tous la même expérience, la répétition influera de plus en plus énergiquement sur le groupe considéré et que l'habitude, au sens le plus large du terme, de chaque individu se transformera en instinct héréditaire. C'est vraisemblablement ainsi que les abeilles ont acquis la technique qui leur permet de fabriquer le miel. C'est certainement ainsi que le dressage de nombreuses générations de chiens a transformé une espèce sauvage en race domestique. Nous venons, volontairement, de choisir deux exemples très dissemblables. Dans le cas de l'abeille, en effet, il s'agit d'une auto-modification par adaptation à des besoins d'existence. Dans celui du chien, au contraire, il s'agit d'une modification imposée par l'homme. La race se modifie donc par acquisition de caractères sous l'action du milieu qui lui impose certaines conditions de vie, mais l'homme peut s'incorporer audit milieu et agir ainsi sur les ensembles ethniques qu'il souhaite transformer. Ceci est vrai en ce qui concerne l'homme comme les autres animaux. Mais il doit être bien entendu que les nouveaux caractères ne s'acquièrent que dans la mesure où la race considérée se montre capable d'adaptation et d'éducation. Ce serait en vain que l'on élèverait au milieu des fleurs des générations successives de mouches : Elles ne se mettraient pas à fabriquer du miel. Et on essayerait en vain de domestiquer le tigre. Il en est de même pour l'homme. La biopolitique possède dans l'hérédité des caractères acquis un moyen d'action efficace, mais seulement dans la mesure où les modifications qu'elle souhaite obtenir dans un ensemble ethnique sont incluses à titre de possibilités dans la masse héréditaire de ce dernier.

Les gènes ne s'accroissent donc pas de possibilités mais d'expérience, c'est-à-dire de dynamismes d'actualisation qui se manifestent automatiquement dans les générations héréditaires au lieu de se réaliser au prix de longs efforts individuels. Par l'hérédité des caractères acquis, une race devient adulte, exactement comme un enfant dont l'être absorbe des connaissances mnémoriques au cours de son expérience. Il est donc possible d'élever "une race comme on élève un être humain.

## L'action du milieu

Nos analyses antérieures nous permettent de mieux comprendre le rôle du milieu comme facteur de l'évolution des races. Et par "milieu" nous voulons dire, non seulement les conditions géophysiques et géopolitiques de la vie des ensembles ethniques, mais encore celles que nous pourrions appeler éducatives, en ce sens qu'elles dépendent d'une volonté d'action intérieure ou extérieure à la communauté. Le milieu agit sur la race comme agent d'actualisation et de sélection de ses possibilités immanentes. L'ensemble se trouve, par rapport à lui, dans une situation semblable à celle du joueur d'échecs en face de l'échiquier. Il possède une force — c'est-à-dire des possibilités virtuelles de jouer de telle ou telle manière — qui est donnée au début de la partie et qui provient de ses dons biopsychiques et de son expérience. Mais son jeu effectif dépend, non seulement de cette force, mais encore de la position des pièces de son adversaire et des siennes à un moment donné. Celle-ci représente la condition du milieu qui influe sur sa décision de mouvoir telle ou telle pièce dans telle ou telle direction, alors que bien d'autres combinaisons sont théoriquement possibles. Deux joueurs de même force mis en présence de conditions différentes ne réagiront évidemment pas de la même manière, et pas davantage deux joueurs de force — voire simplement de technique — différente placés en face d'un même problème. Remplaçons échiquier par conditions géographiques et sociales et joueur par ensemble ethnique, et nous aurons défini l'action du milieu sur la race. Nul n'ignore, par exemple, que la mer suscite, chez l'homme blanc, l'audace ; La montagne, la résistance ; Et le climat tropical, l'apathie. Mais le nègre de la côte d'Afrique n'est jamais devenu navigateur, ne résiste pas à l'altitude et a besoin d'un climat chaud pour soutenir sa relative énergie. Chaque race est donc capable de s'adapter à un certain éventail de conditions posées par le milieu et, en s'adaptant, elle se modifie en fonction dudit milieu, mais toujours selon les possibilités de sa masse héréditaire.

## Le double effet du milieu

Lorsque l'on considère un ensemble ethnique dans un milieu déterminé, on constate un double processus de différenciation et d'unification de la communauté qu'il constitue. Différenciation par rapport aux autres groupes de même race nécessairement soumis à des conditions de développement différentes : Dans certaines régions isolées, racialement homogènes, on note encore aujourd'hui, malgré le brassage produit par l'extension des moyens de transport, des différences, qu'il nous faut bien appeler ethniques, de village en village. Le sol et, par conséquent, une partie des aliments consommés ne sont pas absolument identiques, ni ces "forces telluriques" dont on constate les effets sans que l'on sache encore à quoi elles correspondent exactement. Si l'on considère, par contre, deux ensembles de même origine mais placés l'un dans les terres glacées du Grand-Nord et l'autre sur l'Equateur, le milieu agira, en sens contraires, avec une telle puissance que l'on aura parfois l'impression, avec le temps, de se trouver en face de communautés sans grande parenté ethnique. Notons que, dans la pratique, et même en ce qui concerne les temps historiques, il est souvent impossible d'établir avec certitude quelle est la part du métissage et quelle est celle du milieu dans la différenciation des races. Il est, au contraire, plus facile de saisir le phénomène de l'unification d'un ensemble hétérogène sous l'action du milieu. Toutes les nations européen-

nes d'aujourd'hui sont le produit de mélanges récents et leur homogénéité par endogamie est encore loin d'être parfaite. Cependant, l'identité de conditions de vie a fait surgir des caractères nationaux qui permettent de distinguer à première vue un groupe de cent Italiens d'un autre de cent Anglais. Il en est de même au sein de communautés sociales réduites qui vivent sur le même sol mais sont soumises à des conditions d'existence différentes sur tel ou tel point : Dans une ville déterminée, on distingue sans la moindre difficulté, tout au moins dans les pays où la stratification sociale n'est pas très récente, un ouvrier d'un bourgeois.

### Limites de l'action du milieu

Prenons garde, cependant, de ne pas tomber dans l'erreur courante de mettre sur un pied d'égalité la race et le milieu. On a beaucoup exagéré l'efficacité de ce dernier facteur, souvent pour des raisons fort peu scientifiques. Constate-t-on, au sein de la grande race blanche, des différences ethniques aussi marquées que celles qui distinguent les Suédois des Siciliens ? On oublie presque toujours les métissages successifs qui ont modifié la race de ces derniers. On oublie de même fréquemment que la différenciation, sous l'action du milieu, de races qui proviennent d'un même tronc s'est produite au cours de millénaires et que les modifications historiquement observables se réduisent à peu de chose en comparaison de la partie stable de la masse héréditaire des ensembles ethniques. Donc, sans nier que le milieu ait été le facteur de la formation des races actuelles, il nous faut bien constater qu'à notre échelle d'observation et d'action son influence n'est que secondaire et qu'il est erroné de lui attribuer la responsabilité des différences fondamentales qui séparent les races. S'il paraît établi que l'indice céphalique, que l'on considérait jusqu'à il y a peu un caractère héréditaire inaltérable, est susceptible de subir l'action du milieu, comme c'est le cas des fils d'immigrants blancs à New York, il n'en reste pas moins certain que les enfants nés dans cette ville de parents sémites ou nègres conservent leurs caractéristiques ethniques essentielles : Seul le métissage répété arrive à les unifier, du moins extérieurement, avec les Américains d'origine européenne. Il y a déjà un siècle que Gobineau a remarqué avec raison que "partout le monde a vu florir successivement, et sur les mêmes sols, la barbarie et la civilisation" selon les races qui les ont peuplés. L'action actualisatrice du milieu, que l'on accepte ou non les théories monogénistes, est, sans doute, le facteur de la différenciation des races. Mais il nous faut bien constater que l'essentiel de cette différenciation était déjà réalisé à l'origine des âges qui nous sont plus ou moins connus et qu'il n'est pas possible, d'autre part, de revenir sur l'histoire de l'espèce — ou des espèces — qui s'impose à nous. Aucune action du milieu ne peut aujourd'hui effacer ni même atténuer d'une manière perceptible les différences acquises entre les grandes races "de couleur" ni entre les principales races constituées au sein de celles-ci, exactement comme de simples changements de climat, d'alimentation et d'entraînement sont incapables de transformer en percheron un poney des Shetland. Mais nous savons aussi que les caractères acquis au cours de leur évolution par les divers ensembles ethniques possèdent une marge de variation soumise au milieu. Le climat tropical ne transformera pas en nègres un lignage de blancs, mais il atténuera son dynamisme et ses facultés d'invention. Et il suffira de deux ou trois générations à l'usine pour transformer en prolétaires, physiquement et psychiquement, un lignage de paysans, tandis que les conditions de la vie urbaine moderne produisent la rapide dégénérescence de ceux qui subissent leurs effets. Les races

humaines sont un peu, aujourd'hui, dans la situation du joueur d'échecs à la fin d'une longue partie. Celui-ci ne peut pas revenir sur ses décisions antérieures ni récupérer les pièces perdues et doit tenir compte de l'histoire de la partie, qui pèse sur ses dernières possibilités. Peut-être serait-il agréable à un Arabe de remonter au point de séparation des races blanches et de s'orienter alors vers les Aryens : Ce serait là un souhait dépourvu de toute signification. Mais un chef conscient pourra l'empêcher d'abandonner ses chameaux pour quelque usine et éviter ainsi qu'un milieu dégradant détruise les possibilités qui lui restent. C'est un fait auquel on ne peut rien changer que le milieu, agent efficace de différenciation, d'unification et de progrès — ou de décadence — des ensembles ethniques, n'agit de manière décisive que dans le cadre des races existantes et se montre incapable de revenir sur le passé.

## Création de la race

Nous sommes maintenant en condition de saisir le processus de constitution d'un groupe racial dans les diverses hypothèses possibles. La race se crée par métissage et sous l'action du milieu. Mais, tandis que le métissage est capable par lui-même, y compris dans les cas extrêmes, de réaliser l'homogénéité de l'ensemble originellement complexe, le milieu ne peut qu'actualiser les caractères virtuels communs aux divers éléments ethniques qui interviennent dans la formation de la nouvelle communauté. C'est-à-dire que son action est limitée par les possibilités déjà existantes, bien que non manifestes, de la masse héréditaire des composants du groupe. L'homme ne s'adapte au milieu que dans la mesure où il possède en soi la réponse aux conditions que celui-ci lui pose. Notons cependant que par la sélection — que nous étudierons plus loin — le milieu est capable d'une action, négative, sans doute, mais qui domine l'hérédité de l'ensemble considéré, puisqu'elle peut éliminer certains éléments constitutifs au profit d'autres plus résistants ou mieux adaptés. Nous saisissons mieux, maintenant, la hiérarchie qui existe entre les facteurs de création de la race. La masse héréditaire d'un ensemble constitue la totalité de ses possibilités biopsychiques et reste essentiellement invariable. Mais certaines de ces possibilités ne se manifestent que dans des conditions particulières de milieu, alors que la sélection détermine un certain choix entre les caractères hérités. D'où il ressort, non seulement que la race, loin d'être un souvenir plus ou moins mythique du passé, est au contraire une création continue de l'histoire, mais encore qu'il nous est possible d'agir sur son processus de formation. C'est ce que font, d'une manière plus ou moins empirique, les éleveurs : Ils modifient, par métissage, la masse héréditaire du groupe qui les intéresse ; Ils imposent à celui-ci des conditions de vie qui suscitent ou, du moins, favorisent tel ou tel caractère souhaité ; Ils le soumettent éventuellement à un entraînement qui se transmettra, avec le temps, sous la forme de caractère acquis, de génération en génération ils sélectionnent les individus mutants, soit pour les éliminer, soit pour les utiliser comme reproducteurs ; Ils écartent, enfin, les éléments qui ne correspondent pas au type souhaité. Ils parviennent ainsi à créer des races presque parfaitement homogènes et bien adaptées à une fonction déterminée. Il appartient à la biopolitique d'étudier, sur les bases ainsi établies, quelle est l'importance du facteur ethnique dans les sociétés humaines et de préciser dans quelle mesure il est possible et souhaitable de leur appliquer les méthodes de la zootechnique. Il lui appartient, ensuite, d'agir. Il est temps, en effet, que l'homme s'occupe de sa race autant que de celle de ses animaux domestiques.

# **L'ETHNOPOLITIQUE**





## La classification des races

Nos analyses antérieures montrent combien il est inutile d'essayer d'établir une classification des races sur la base d'hypothèses d'origine spécifique que l'état actuel de l'anthropologie ne permet ni d'affirmer ni de nier. Étant donné que la race se crée, il nous importe moins de savoir s'il existait au début de l'humanité un ou plusieurs groupes ethniques que de préciser empiriquement la distinction présente des communautés raciales. Puisqu'il n'est pas possible, à notre échelle d'observation et d'action, de constater ni de produire le passage d'un individu ou d'un ensemble humain d'une grande race à une autre, il nous est indifférent que les grandes races aient existé depuis l'origine ou soit le résultat d'une différenciation préhistorique sur laquelle on ne puisse pas revenir. Mais parler de grandes races, c'est déjà établir une classification entre les ensembles humains, c'est-à-dire constater l'existence d'amples communautés raciales, dont chacune possède certains caractères physiques, biologiques et psychiques qui se manifestent également, dans une certaine mesure, dans les ensembles internes plus différenciés. On admet aujourd'hui, unanimement, qu'il y a trois grandes races que nous appelons, faute d'une terminologie plus exacte, blanche, jaune et noire ; Dénominations peu satisfaisantes, puisque la couleur n'est que l'un des caractères distinctifs reconnus, bien que le plus visible, et que son choix peut gêner l'ethnologue en son essai de classer d'autres ensembles métis ou marginaux. Les grandes races sont, d'une manière générale, parfaitement délimitées, de même que les races en lesquelles elles se divisent, qu'il s'agisse de produits d'une différenciation par le milieu ou par le métissage, ce que nous ne pouvons pas toujours affirmer avec pleine certitude. Il n'est pas besoin d'être un spécialiste pour distinguer cent Japonais de cent Mongols ou cent Chinois du nord de cent Gouaranis, ni pour définir les races correspondantes comme des ensembles différenciés de la grande race jaune. On pourra de même distinguer sans grandes difficultés, au sein de la grande race blanche, la race sémite ou, au sein de la grande race noire, la race pygmée. A ce niveau, cependant, la délimitation devient déjà moins précise et laisse des "résidus" non classifiés ou de classification discutable. Par exemple : L'ensemble des blancs européens — ni sémites ni chamites constitue-t-il une ou plusieurs races ? Les réponses sont contradictoires, et pour deux raisons : Premièrement, les méthodes erronées de classification, fondées sur des caractères instables tels que la taille ou la forme du crâne ; Deuxièmement, l'obstination historiciste de ceux qui veulent à tout prix s'appuyer sur l'origine des races considérées et oublient que les ensembles ethniques sont le produit d'un double processus de différenciation et de fusion, avec prédominance, selon l'époque, de l'une ou de l'autre de ces tendances évolutives. Peut-être les blancs européens ont-ils constitué, autrefois, plusieurs races bien distinctes. Mais leur état de fusion est tel, aujourd'hui, qu'ils n'en constituent presque plus qu'une seule, dans laquelle on distingue déjà les races en formation qui correspondent aux communautés géographiques et politiques. Du point de vue historique, il est sans doute erroné de

qualifier d'Aryens tous les Européens, mais c'est exact, dans l'ensemble, du point de vue ethnique, que soit ou non bien choisie la dénomination et bien que nous ne puissions pas toujours préciser dans quelle mesure il ne reste pas, sous les différenciations actuelles, traces de groupes raciaux qui existaient avant leur fusion relative. On oublie souvent ce mouvement constant et divers lorsque l'on essaie d'établir une carte des races. Alors qu'il est facile de délimiter, malgré les innombrables métissages, le territoire des grandes races, de même que celui d'ensembles nettement différenciés par hybridation entre grandes races — les Malais, par exemple —, la tâche devient délicate lorsqu'il s'agit des races, parce que certaines d'entre elles sont en fluctuation continue. En Europe, les vieilles délimitations entre les races nordique, alpine et méditerranéenne n'ont pas encore perdu tout leur sens, mais elles tendent à être déplacées par les nouvelles races nationales, par ailleurs moins différenciées en raison de l'intercommunication croissante des communautés et de l'uniformisation des conditions de vie. C'est dire que, s'il est vrai que la race, quand ses caractères distinctifs sont dominants et peu variables, est aussi stable que la grande race et ne se modifie essentiellement que par métissage, elle est fondamentalement instable lorsque ses caractères sont sensibles à l'action du milieu ou sujets à mutation. Il existe donc des races essentiellement différenciées, dont les caractères distinctifs acquis ne peuvent plus être modifiés que par métissage, et des races accidentellement différenciées, dont les caractères distinctifs acquis sont encore susceptibles de modification par le milieu.

### **Le creuset**

Cette dernière observation est fort importante, car elle permet d'établir ce que nous pourrions appeler le degré de parenté des races, c'est-à-dire la relative facilité de leur fusion éventuelle en un tout homogène, ainsi que de préciser le concept de métissage. Si, en effet, s'unissent deux individus ou deux ensembles appartenant à des races accidentellement différenciées, leur descendance possédera les caractères communs aux deux races, tandis que les caractères distinctifs occidentaux seront atténués et, avec le temps, effacés par le milieu. Tel est le cas, particulièrement clair, des familles royales d'Europe : Le Tzar Nicolas II et le Roi Alphonse XIII avaient dans les veilles du sang de toutes les anciennes races du vieux continent ; Ils manifestaient, cependant, les caractères ethniques des Russes et des Espagnols, respectivement, c'est-à-dire de nouvelles races en formation. Au contraire, l'alliance de races essentiellement différenciées donne des hybrides, exactement comme celle de grandes races. C'est dire qu'un nouvel ensemble ne naîtra d'elles que par homogénéisation endogamique. Nous avons maintenant l'explication du phénomène "du creuset" tel qu'il se produit aux Etats-Unis où des éléments procédant de toutes les races européennes sont déjà arrivés, en très peu de temps et malgré une immigration presque continue, à un degré d'homogénéité relative qui fait de leur population un nouvel ensemble ethnique dont les caractères particuliers sont nettement perceptibles. Au contraire, les Juifs qui habitent l'Europe depuis plus de deux mille ans ont conservé, parce qu'ils appartiennent à une race essentiellement différenciée au sein de la grande race blanche, des caractères spéciaux qui les distinguent des populations aryennes. D'où il résulte que l'on peut classifier les Communautés sociales, du point de vue ethnique, en deux catégories : Celles qui sont racialement homogènes, qu'elles proviennent d'un tronc unique, d'un "mélange" de races accidentellement différenciées ou

d'un métissage complet, et celles qui sont racialement hétérogènes parce que l'unification d'éléments constitutifs appartenant à des races essentiellement différenciées n'est pas encore terminée. Il en résulte également que l'unité ethnique d'un pays d'immigration dépend du degré de parenté des races qui composent sa population et du temps écoulé depuis leur mise en contact.

### **L'inégalité des races**

Le degré d'homogénéité ethnique des sociétés humaines ne constitue pas le seul facteur de classification dont doive tenir compte la biopolitique. Il lui faut aussi prendre en considération la valeur relative des races en présence. Il est étrange que ce problème ait été et soit encore l'objet de discussions aussi vives et que l'on s'obstine à en fausser les données par des interprétations théologico-métaphysiques — d'ailleurs pour le moins discutables — qui n'ont aucune raison d'être dans un domaine dans lequel seule doit valoir l'observation objective. Les races sont inégales comme les individus. Quelle qu'en soit la raison — insuffisance originelle ou évolution postérieure mal dirigée — le fait est que certains ensembles ethniques se montrent aujourd'hui incapables de créer une civilisation, voire d'assimiler celle qu'on leur fournit. Pourront-ils le faire dans l'avenir ? Nous l'ignorons, et même dans ce cas leur infériorité actuelle n'en subsisterait pas moins : L'enfant n'est pas l'égal de l'adulte, et moins encore lorsqu'il s'agit d'un enfant arriéré. Notons, par ailleurs, que certaines races que l'on appelle primitives sont en réalité dégénérées, sans que le niveau de leur époque la plus brillante se soit jamais élevé bien haut. Mais à quoi bon insister ? Personne ne met en doute les faits : La grande race noire n'a produit ni science, ni littérature, ni philosophie, ni théologie ; Son art ne peut pas se comparer à ceux de l'Europe, de l'Asie et l'Amérique ; Son organisation politique est restée rudimentaire. Personne ne discute non plus le fait que les blancs, partout où ils sont apparus, aient constitué un puissant facteur d'ordre et de progrès. Alors ? Les rares défenseurs de l'égalité des races exploitent des cas individuels qui ne signifient absolument rien. Que tel chef de tribu africain montre plus d'intelligence qu'un paysan moyen d'Europe et une plus haute valeur morale qu'un criminel chinois, et que le nègre américain Carver ait été un grand chimiste, voir, si l'on veut, un bienfaiteur de l'humanité, tout cela implique simplement que les ensembles ethniques ne sont pas globalement superposés dans l'échelle des valeurs et que le premier des nègres ne vient pas après le dernier des jaunes ou des blancs. Mais, lorsque nous considérons une race, c'est la communauté qu'elle représente qui nous intéresse, avec son élite et avec ses imbéciles, mais en tant qu'ensemble organique et non pas comme somme d'individus. N'allons pas croire, cependant, que la comparaison entre ensembles ethniques soit toujours facile à faire ni que son résultat soit toujours indiscutable. Le concept de supériorité est essentiellement relatif à l'échelle de valeurs que l'on accepte ou que l'on crée. Si l'on décide que la résistance à la chaleur est un critérium plus important que l'intelligence, on devra admettre la supériorité de la grande race noire sur les autres et, en particulier, sur la blanche ... Nous frisons ici le paradoxe. La difficulté, bien que certaine, ne se présente que dans des cas limite. Quand on voit, au contraire, tout au long de l'histoire, les grandes races blanche et jaune, et surtout la première, dominer partout où elles passent, créer des empires, des cultures et des techniques, il n'est pas facile de leur refuser la suprématie d'ensemble, même si leur supériorité peut être discutée sur tel

ou tel point en particulier. D'autre part, une divergence de jugements sur la valeur relative de tel ou tel ensemble ethnique ne contredirait absolument pas le fait de l'inégalité des races, le seul qui nous occupe ici.

## Race et communauté

Sauf quelques rares allusions, nous n'avons considéré jusqu'à maintenant que les ensembles ethniques, homogènes ou non, ce qui était indispensable pour pouvoir jeter les bases théoriques de notre étude. Mais, dans la réalité de l'histoire passée et présente, ensemble ethnique et Communauté politique ne se confondent que très exceptionnellement : Ou bien une race comprend plusieurs Communautés, ou bien une Communauté possède en son sein des éléments ethniques divers. Étant donné que la société politique doit évidemment constituer le cadre de la biopolitique, même si nos conclusions nous obligent à juger défectueux le tracé de ses frontières, il nous faut maintenant la considérer du point de vue ethnique. Soit, par conséquent, une Communauté politique organiquement composée de groupes de base — biologiques, économiques, religieux, etc. — fédérés en forme de pyramide. Si cet ensemble est racialement homogène ou si, du moins, il est constitué d'éléments ethniques accidentellement différenciés en voie d'unification, comme c'est le cas des nations de l'Europe Occidentale et, sauf l'importante minorité juive et l'infime minorité indienne, de l'Argentine, sa valeur dépend, sans discussion possible, de la masse héréditaire commune. Nous ne voulons pas dire par là que les facteurs géophysiques, géopolitiques, institutionnels, économiques, religieux, culturels, linguistiques, etc. ne constituent que des structures déterminées ou des superstructures illusoire et que seule la race donne à la Communauté les conditions de son être politique, mais simplement que ces facteurs voient leur efficacité, sinon leur existence même, subordonnée aux possibilités ethniques de l'ensemble. La race est donc le substratum, modifiable dans la mesure que nous avons précisée, de la vie de la Communauté : Une espèce de matière première qui n'est malléable que dans certaines limites et dont nul — Etat communautaire ou Etat conquérant — ne peut faire abstraction sous peine d'échec ; Et cet échec sera sanctionné par une infériorité politique relative qui provoquera, avec le temps, la dégénérescence biologique de l'ensemble considéré. Nous trouvons étrange que l'homme moyen comprenne sans difficulté que le climat n'a qu'une valeur relative à la race et que, par exemple, celui de l'Equateur, excellent pour les nègres, produit, au contraire, sur les blancs, un effet débilitant, mais s'obstine trop souvent à considérer comme absolue la valeur de tel ou tel régime institutionnel. Il est vrai qu'il existe des lois politiques générales qui s'appliquent à toutes les sociétés humaines, précisément parce qu'elles sont humaines et reposent sur un fond commun ; Mais chaque race possède des caractères propres qui exigent, pour se manifester dans toute leur force, un ordre particulier.

## Les communautés polyethniques

Le paragraphe antérieur ne vaut que pour les sociétés politiques de race homogène. Or il arrive que, par le jeu de circonstances historiques diverses, une Communauté comprenne des individus et des groupes appartenant à plusieurs grandes races ou ensembles ethniques

essentiellement différenciés. Parfois les races en présence sont indiscutablement inégales, comme lorsqu'il s'agit de blancs et de nègres, par exemple ; Parfois elles ne sont que différentes, ou inégales par rapport à une échelle de valeurs sujette à discussion. La valeur d'une telle Communauté polyethnique dépend évidemment des éléments raciaux qui la composent. Mais est-il exact de dire, comme dans le cas d'une Communauté ethniquement homogène, qu'elle procède de sa masse héréditaire ? Non, car entrent en jeu, non pas une, mais plusieurs masses héréditaires différentes et, souvent inégales qui agissent par leur présence, mais aussi par leurs relations. Ainsi les nègres les Etats-Unis diminuent-ils, en raison des problèmes que suscite leur existence, la valeur politique de la Communauté dont ils font partie, alors que les nègres de l'Angola fournissent à cette province portugaise une main-d'oeuvre sans laquelle elle ne pourrait même subsister. Pourquoi une telle différence ? Tout simplement parce que, dans le premier cas, les institutions ne répondent pas à la réalité. Les lois fédérales américaines ne tiennent compte ni de l'existence ni moins encore de l'inégalité de fait des deux ensembles ethniques associés : Elles ont été élaborées pour les blancs et on les applique telles quelles aux nègres, ce qui constitue un non-sens dont procèdent toutes les difficultés que l'on sait. La présence, dans une même Communauté politique de races inégales n'est pas en soi, loin de là, un facteur d'infériorité. Il est vrai qu'une nation unitaire du point de vue ethnique possède, outre sa valeur essentielle, une particulière efficacité dans l'action comme dans la résistance. Mais ce n'est que l'efficacité de ce qu'elle est : Il serait stupide de l'acquérir par métissage aux dépens de l'être de la race dominante. Une Communauté polyethnique hiérarchisée possède, en effet, la valeur de son composant supérieur augmentée des possibilités de l'inférieur, tandis que la fusion établirait l'unité à un niveau intermédiaire entre les deux races originelles. Elle créerait en outre, pendant plusieurs générations, un état d'hétérogénéité préjudicieux. Notons, par ailleurs, qu'unité ethnique et unité politique ne se confondent pas. La cohésion politique de la Communauté dépend de l'organisation sociale et du pouvoir de l'État, dont dépend la synthèse des forces en jeu. Lorsque les ensembles ethniques inférieurs sont maintenus à la place qui correspond à leur valeur fonctionnelle au sein de la société dont ils font partie, non seulement ils n'en menacent pas l'unité, mais ils contribuent, au contraire, à l'affirmer, puisqu'ils représentent des forces utiles du faisceau communautaire. Le problème ethnopolitique des relations entre races ne se pose qu'à partir du moment où un ou plusieurs éléments constitutifs échappent à l'ordre social et tendent à occuper une place qui ne correspond ni à leur valeur intrinsèque ni à leur rôle organique, c'est-à-dire refusent de remplir leur propre fonction au sein de la Communauté.

### **La spécialisation raciale dans une société organique**

Les libéraux qui prêchent et, bien souvent, imposent l'égalité politique des races oublient que, s'il est vrai que certains droits sont inhérents à la nature même de l'homme et d'autres, à la valeur individuelle, les droits proprement politiques correspondent, non seulement à des devoirs, ce qui constitue l'aspect moral du problème, mais surtout à une fonction sociale. Or les fonctions, au sein d'une Communauté, quelque peu développée qu'elle soit, sont inégales en importance et exigent de ceux qui les remplissent des capacités inégales. N'est-il par logique et possible de concevoir une communauté polyethnique dans laquelle certaines fonctions seraient organiquement réservées à tel ou tel ensemble racial qui témoi-

gnerait de particulières aptitudes à leur endroit ? La race inférieure, ou simplement inassimilable, trouverait ainsi sa place dans la société politique et jouirait des droits correspondants, et seulement de ceux-ci. Il ne manque pas d'exemples historiques d'une semblable organisation. Le plus connu est, sans aucun doute, celui des États-Unis avant la guerre de Sécession. Les nègres remplissaient des fonctions subalternes déterminées. Ils possédaient, en contrepartie, le droit d'être nourris, logés et vêtus, même dans leur vieillesse ; D'être soignés en cas de maladie et, toujours, d'être protégés. Utiles à la Communauté dont ils faisaient partie, nul ne pensait à les en exclure ni à les haïr. Lorsque la victoire du Nord libéral eut supprimé cette spécialisation raciale et brisé l'ordre fonctionnel polyethnique, les nègres n'acquirent pas, bien entendu, les capacités dont l'absence les avait fait placer au plus bas niveau de l'échelle sociale ; Sauf quelques rares exceptions individuelles, ils continuèrent à être manoeuvres et domestiques, et ils le sont toujours cent ans après. Ils ont donc conservé les fonctions auxquelles ils étaient prédisposés. Mais ils ont perdu les droits correspondants : Les nègres prolétaires ne connaissent ni les assurances sociales, ni la retraite, ni la stabilité de l'emploi. On leur a reconnu, ça oui, les mêmes droits politiques qu'aux blancs dont ils se sont alors crus les égaux. Ils sont ainsi devenus un danger pour une Communauté dans laquelle ils n'apparaissent plus comme nécessaires : D'où les réactions, souvent brutales, dont ils souffrent les effets. De même qu'une race de cellules<sup>[2]</sup> qui perd sa fonction organique, les nègres des États-Unis sont devenus un vrai cancer social. Il est aussi vain de le leur reprocher que de s'indigner. Il ne s'agit pas de culpabilité ni de bons sentiments, mais d'un état de fait ethno-politique dont nous connaissons les causes et auquel il faut porter remède, si c'est encore possible, par une restructuration de la Communauté.

## L'esclavage

Pendant des siècles, l'esclavage a résolu le problème ou, plus exactement, a empêché qu'il ne se posât. Par une coercition effective ou théorique, les nègres étaient attachés aux familles blanches dont ils devenaient parties intégrantes, dans une position subordonnée. La société esclavagiste n'était donc pas constituée de deux ensembles raciaux juxtaposés, mais d'une multitude de cellules familiales bi-ethniques. Le système n'était certes pas parfait, loin de là, et de nombreuses réformes s'imposaient. Mais il convient de juger l'esclavage du point de vue politique, c'est-à-dire en fonction de son but : La vie commune, en harmonie, de deux races, ou davantage, dans une même Communauté. Il n'y a aucun doute que le système maintint entre blancs et nègres des relations organiques fonctionnelles conformes à la valeur relative des groupes ethniques en contact, bien que pas toujours à celle des individus qui les composaient. L'esclave était incorporé à la société : On ne le traitait ni en paria ni en ennemi ; Il bénéficiait généralement, compte tenu du niveau de vie de l'époque, d'une position supérieure à celle du prolétaire qu'il est aujourd'hui. Le maître était protégé, non seulement contre les conséquences d'une éventuelle lutte des races, mais encore et surtout contre le possible oubli de sa supériorité ethnique. Le système esclavagiste complétait, en effet, l'inégalité de fait des races par une inégalité de droit. Le blanc pouvait s'approcher de trop près d'une négresse : Le petit mulâtre, quelle que fût la couleur de sa peau, ne franchissait pas la barrière ethnico-sociale. Le métissage améliorait donc la race inférieure sans

---

2 - On sait que les tissus constituent de véritables races cellulaires fonctionnellement spécialisées.

jamais contaminer la supérieure. Quoi qu'il en soit, et qu'on l'approuve ou non, l'esclavage appartient au passé et il n'est pas possible d'y revenir, ne serait-ce que pour la simple raison que la famille semi-patriarcale qu'il suppose n'existe plus à peu près nulle part. Nous devons, tout au moins, tirer la leçon de l'expérience : La Communauté polyethnique n'est satisfaisante que lorsque l'ensemble inférieur est incorporé d'une manière organique à l'ensemble supérieur, sans jamais pouvoir menacer l'intégrité raciale de ce dernier.

### La ségrégation

A défaut d'une véritable solution qui réponde à la loi biopolitique que nous venons d'énoncer, il ne reste que le recours aux palliatifs de défense. Simple palliatif, en effet, la ségrégation que nous voyons appliquer, avec plus ou moins de succès, par les Communautés polyethniques contemporaines qui n'acceptent pas l'idée de leur décadence pour cause de métissage. On cherche à séparer les races qui habitent le même territoire et à éviter, dans une certaine mesure, un contact que l'on n'a pas su ou pas voulu organiser, c'est-à-dire à atténuer un mal que la société se reconnaît impuissante à supprimer. Parfois, la limitation des rapports est le simple fait de la coutume ; Parfois, elle s'appuie sur des textes législatifs. Nous constatons qu'elle est relâchée à New York et stricte en Afrique du Sud. Mais elle se montre toujours insuffisante. D'abord, parce qu'elle est peu sincère : Le blanc veut éloigner les nègres de sa famille, de son quartier ou de son wagon, mais pas de son usine, parce qu'ils constituent une main-d'œuvre bon marché pour certains travaux. Ou encore, on les utilise comme chair à canon. Parfois l'hypocrisie libérale fait proclamer sur le plan légal une égalité que l'on nie en fait. Mais, même si la ségrégation était absolue, si la race inférieure ou inassimilable était pourvue d'un statut, si le mariage inter-racial était interdit et si l'accouplement de même nature était considéré comme un crime, tout cela serait loin de constituer une solution satisfaisante. La ségrégation forme, en effet, des blocs raciaux qui, rapidement, en raison de la différence de conditions de vie, deviennent antagoniques. L'esclave noir n'était pas ni ne se sentait solidaire de l'ensemble de sa race, mais de la famille dont il faisait partie et dont il partageait le sort, en droit et en fait. Le prolétaire noir est et se sent, au contraire, uni à ses frères de race par une condition commune et un isolement partagé. Un esclave noir maltraité maudissait son mauvais maître ; Un prolétaire noir humilié proclame la lutte des races. Il n'y a que deux solutions valables : L'*apartheid* géographique ou l'intégration des éléments ethniquement inférieurs à une société organique, en leur donnant la possibilité de développer au maximum leurs potentialités ; Possibilité qu'il ne possèdent pas dans la société égalitaire qui met en relief leur infériorité au lieu de la compenser par un ordre social hiérarchisé.

### Dialectique des races dans une Communauté polyethnique

Il existe donc, au sein de toute Communauté polyethnique, un double mouvement dialectique. D'une part, et sauf dans le cas d'une société organique parfaitement établie, la communauté raciale inférieure ou inassimilable maintenue sous tutelle proteste contre son état, s'oppose au groupe dominant et lutte pour sa libération, voire même pour la suprématie politique. Mais, d'autre part, les deux communautés tendent à se fondre par métissage. Ce

dernier processus a deux motifs : L'attraction sexuelle et le désir des inférieurs de se rapprocher de leurs maîtres. Le premier de ces phénomènes est bien connu : On lui doit la majeure partie des métis. Le second exige quelque explication. On a constaté, aux Etats-Unis, que les métis se mariaient entre eux et que les nègres se mariaient de préférence avec des métisses, aussi claires que possible. Il se produit donc au sein de l'ensemble une sélection qui agit en faveur de la reproduction de métis de plus en plus proches du type blanc. On en arrive ainsi de plus en plus fréquemment à la naissance de "nègres blancs", c'est-à-dire d'individus métis qui ont l'apparence de blancs. D'où le phénomène du *passing*, grâce auquel ces métis en changeant de lieu de résidence, arrivent à se faire passer pour blancs, se marient au sein de la population blanche et introduisent ainsi chez elle des gènes mélanien. Le *passing* n'est évidemment possible que par manque d'une discrimination ethnique légale. Mais il existe, et les Etats-Unis sont en voie de "négrification". Le mélange complet donnerait une nouvelle race qui ferait montre, probablement, de qualités d'imagination que ne possède pas la population blanche actuelle. Mais l'énergie et le pouvoir de création qui caractérisent les peuples aryens disparaîtraient irrémédiablement. Notons, d'ailleurs, que ce processus de métissage est très lent, surtout aux Etats-Unis où la conscience de race est très développée, mais que la prolificité des nègres, supérieure à celle des blancs, fait augmenter constamment le pourcentage des Africains dans la société américaine. Si on ne prend pas les mesures ethnopolitiques indispensables, on peut prévoir le jour, non seulement où une importante fraction des blancs, ou soi-disant tels, aura du sang mélanien, mais encore où les mulâtres domineront numériquement la population blanche, comme c'est déjà le cas au Brésil.

## Dialectique des races dans le monde

La prolificité des races inférieures et la stérilité relative des races supérieures sont des faits qui ne se produisent pas seulement au sein des Communautés polyethniques, mais dans le monde entier. Les rares avertissements qui, au cours de la première moitié du siècle, mirent l'Europe en garde contre le "péril jaune" firent sourire. Il n'a pas fallu bien longtemps pour que la réalité se manifestât d'une manière évidente. Les nations blanches ne sont déjà même plus sur la défensive : Elles reculent. Elles ont perdu presque tous leurs empires coloniaux. Un de ces jours, les blancs seront repoussés, sur leur propre sol, par des peuples inférieurs en qualité mais supérieurs en nombre. Les Européens ont réveillé les jaunes de leur sommeil millénaire, ils ont empêché les nègres de s'entre-tuer et ils les ont obligés à produire de plus en plus d'aliments. En apportant l'hygiène et la médecine aux peuples inférieurs, ils ont multiplié leurs adversaires d'aujourd'hui et de demain et ils ont ainsi rompu l'équilibre ethnique de notre planète. Ce sont des blancs qui ont suscité et continuent à susciter, contre d'autres blancs, les insurrections coloniales. Mais tout cela ne serait pas très grave si les Aryens avaient conservé leurs qualités ancestrales : La guerre entre nations blanches serait remplacée par la guerre entre le monde blanc et le monde de couleur. Malheureusement, il ne semble guère qu'il en soit ainsi. La dégénérescence de la grande race blanche est déjà si profonde et, Juifs à part, son mépris des lois les plus élémentaires de la biopolitique, si général, que l'on est en droit de se demander s'il est encore temps de réagir.



# **GENOPOLITIQUE**



## **Biopsychologie et ordre social**

Considérons maintenant une Communauté de race homogène ou en processus d'homogénéisation suffisamment avancé pour qu'il ne soit pas nécessaire de tenir compte, en son sein, de groupes ethniques différenciés. Si nous l'examinons du point de vue sociologique, elle nous apparaîtra comme un ensemble de groupes et d'associations, entrelacés et hiérarchisés, qui remplissent des fonctions diverses, et il nous sera possible d'en tracer le schéma organique. Pourrons-nous ainsi nous faire une idée complète de la société en question ? Non, car celle-ci est formée, en dernière instance, d'individus répartis entre les groupes dont ils constituent la matière première humaine. Ces individus sont différents et inégaux en raison des caractères biologiques et psychiques qu'ils possèdent. Leurs différences et leur inégalité se répercutent nécessairement sur les groupes sociaux dont ils font partie. Le sociologue et, à plus forte raison, le spécialiste en science politique ne peuvent donc pas ignorer la biopsychologie, c'est-à-dire la discipline qui étudie l'homme dans son unité et dans son intégralité : Non pas l'Homme abstrait que Maistre disait n'avoir jamais rencontré nulle part, mais l'homme réel, avec ses caractères généraux, et aussi avec ses particularités. La race n'est donc que l'une des données du problème biopolitique. Si nous l'éliminons de nos analyses futures parce qu'elle est commune à tout l'ensemble social considéré, il nous reste à établir les rapports qui existent ou devraient exister entre les groupes sociaux et la nature biopsychique des êtres qui les composent. Étant donné que ces groupes sont essentiellement fonctionnels, notre recherche tendra logiquement à établir leur spécialisation organique sur la base de la différenciation biopsychique des individus. Telle est la tâche de la génopolitique.

## **La spécialisation sociale biopsychique**

Bien que, de nos jours, on n'en accepte pas facilement les conséquences, le principe de la spécialisation sociale biopsychique est appliqué dans toutes les sociétés existantes. Aucune Communauté ne peut méconnaître les différences d'âge de ses membres. Partout, l'adolescence est réservée à l'étude, la maturité au travail et la vieillesse au repos. Pensons un instant à l'absurdité d'un renversement de cet ordre ! L'âge est l'un des facteurs essentiels de la différenciation biopsychique : L'enfant n'a ni les mêmes possibilités physiques ni les mêmes dispositions psychiques que l'homme fait, ni l'homme fait que le vieillard. D'une manière plus générale, la division du travail dans toute société organisée se fonde, dans une certaine mesure, sur la capacité particulière des individus : On ne choisit pas les professeurs en fonction de leurs muscles ni les débardeurs en raison de leur sens esthétique. L'ordre social tient donc nécessairement compte des dispositions individuelles ou, mieux encore, repose

sur elles, et nul ne le met en doute. Cependant, on proteste fréquemment contre l'inégalité fonctionnelle des sexes qui est pour le moins aussi manifeste. La fonction de reproduction est essentielle pour la Communauté qui, sans elle, disparaîtrait en quelques décennies. Or elle ne peut être remplie que grâce à la différenciation des rôles biologiques de l'homme et de la femme, laquelle implique une différenciation sociale. C'est la mère qui porte l'enfant dans son sein, puis lui donne à téter. Elle n'est donc pas disponible pour un travail de production régulier, et il est naturel que le foyer reste à sa charge. Par ailleurs, la conformation corporelle et les qualités psychiques qui lui sont liées ne sont pas plus identiques chez la femme et chez l'homme que chez la vache et chez le taureau, si on nous pardonne la comparaison. Nul ne penserait à envoyer des vaches se battre aux arènes. Pourquoi, dans ces conditions, attribuer aux femmes les mêmes fonctions sociales qu'aux hommes ? Les femmes ne sont faites ni pour combattre, ni pour commander, ni pour créer. On a remarqué fort justement, dans le domaine artistique, qu'aucune femme n'a jamais été un grand compositeur bien que le sexe féminin ait eu, à peu d'exceptions près, l'exclusivité de la culture musicale. Il nous faut, cependant, exprimer la même réserve qu'en ce qui concerne les ensembles raciaux : Il existe des femmes supérieures à bien des hommes du point de vue de l'énergie combative, du don de commandement et du pouvoir de création. Cela ne contredit nullement la différenciation fonctionnelle qui correspond à leur sexe.

## La famille

Cette spécialisation s'affirme surtout dans la famille, groupe biopsychique théoriquement complet, produit de l'union de l'homme et de la femme. La famille est un groupe fonctionnel caractérisé : Elle a pour rôle primordial la procréation et l'éducation des enfants. Nous savons, par nos analyses du Chapitre I, que l'être humain reçoit de ses parents la totalité de sa dotation héréditaire. C'est donc un héritier, non seulement en ce qu'il acquiert après sa naissance, mais encore et surtout en ce qu'il est. Or des millions d'éducateurs, dans le monde, se dédient à orienter l'enfant entre ses potentialités bonnes et mauvaises, mais personne, ou presque personne, ne se préoccupe de la sélection des parents dont procèdent ces possibilités, ou bien la sélection que l'on pratique se fonde sur des considérations économiques qui n'ont pas grand-chose à voir, surtout dans la société moderne, avec les réalités biopsychiques. L'histoire récente a cependant connu diverses formes de sélection valables dont la tradition se perpétue dans certains milieux, malheureusement de plus en plus restreints. Sous l'Ancien Régime, la noblesse était transmise par hérédité paternelle : C'était là oublier que la mère donne à l'enfant autant de gènes que le père. Mais la coutume complétait généralement la loi et les mésalliances étaient exceptionnelles. Certains ordres militaires se montraient plus stricts dans ce domaine et exigeaient de leurs membres au moins quatre quartiers de noblesse. Même de nos jours, les familles royales, à quelques exceptions près, s'unissent entre elles indéfiniment. Notons, enfin, que l'histoire plus lointaine nous parle de certaines familles qui, isolées pour des raisons ethniques ou simplement biopsychiques au sein d'une population inférieure, conservaient grâce à une étroite consanguinité leurs qualités particulières : Ainsi les familles impériales du Pérou et, en ce qui concerne la dernière dynastie, d'Égypte.

## Le lignage

La famille peut donc se perpétuer par des unions successives totalement ou relativement consanguines et constituer ainsi un lignage qui conserve un faisceau de qualités biopsychiques déterminées. Ce phénomène n'est pas le propre de telle ou telle couche sociale. Il existe des lignages ouvriers et paysans comme des lignages aristocratiques, et la notion de mésalliance vaut à tous les niveaux de l'échelle sociale. Même si, en fait, elle est souvent le résultat de préjugés, au plein sens du terme, cette notion possède de solides bases scientifiques et répond à un danger réel de destruction du lignage. Introduire dans celui-ci un élément inconnu ou simplement étranger, c'est faire une expérience sur laquelle on ne pourra jamais revenir. Quelle sera la synthèse biopsychique qui en sortira ? La prévision, dans ce domaine, nous est interdite, tout au moins pour le moment. La conservation endogamique de la masse héréditaire traditionnelle assure, au contraire, sauf en cas de dégénérescence, l'unité dans le temps du groupe familial, physique et psychique. Dans les lignages homogènes, l'existence d'un tel type ne peut pas être mis en doute. Le langage courant lui-même l'admet lorsqu'il emploie l'expression "air de famille". L'histoire nous montre des lignages d'artisans, de paysans, d'industriels, d'artistes, d'hommes d'Etat, de chefs de guerre, etc. Le lignage est donc un ensemble biopsychique héréditaire différencié. Dans son essence, il ne se distingue pas de la race. De même que nous avons vu les grandes races se diviser en ensembles secondaires, nous voyons maintenant ceux-ci subdivisés en lignages. Nous saisissons mieux, ainsi, l'unité de la biopolitique, de même que nous comprenons mieux qu'il soit nécessaire, pour instituer un ordre social organique, de tenir compte, non seulement des divers ensembles ethniques qui peuvent coexister au sein d'une Communauté, mais encore les ensembles biopsychiques, de même nature mais de gradation différente, en lesquels se divisent les ensembles raciaux homogènes.

## La couche sociale

Nous verrons plus loin comment se différencient les lignages. Mais il nous faut remarquer tout de suite que, sauf dans le cas d'une stricte consanguinité, ils ne se forment pas, ni ne se maintiennent, dans l'isolement. Les unions entre lignages de même rang, voire de même valeur, et souvent de même fonction sociale produisent avec le temps une homogénéisation qui les unifie en un ensemble plus vaste : Telle est l'origine de l'ordre ou état de l'Ancien Régime (sauf, bien entendu, en ce qui concerne le clergé catholique, de nature différente), avec ses subdivisions ; Telle est également, mais à un moindre degré, celle de la classe contemporaine. L'ordre, dans une Communauté ethnique homogène, peut être comparé à la caste de la Communauté métissée, mais avec une différence fondamentale : La caste est nécessairement fermée parce qu'elle est fondée sur une synthèse particulière de caractères raciaux essentiellement différenciés, que l'on ne veut pas modifier. L'ordre, au contraire, peut être ouvert aux mutants parce que les caractères biopsychiques qui lui appartiennent en propre sont accidentellement différenciés, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient le produit du hasard, mais simplement qu'ils sont nés et peuvent encore naître de l'action du milieu. Les classes sociales modernes n'ont pas conservé intégralement la nature biopsychique des ordres. La société libérale a favorisé l'accès à la couche dirigeante d'éléments inférieurs mais

soumis, consciemment ou non, à la volonté de l'oligarchie capitaliste. Elle a permis l'élévation sociale par la fortune. En même temps, elle a rejeté dans les couches inférieures, ou maintenu en elles, les éléments dynamiques qu'elle jugeait dangereux en raison de leur valeur. Il n'en reste pas moins vrai, comme l'a noté fort justement Carrel, que les paysans qui sont restés attachés à leur terre malgré l'appel de l'usine l'ont fait parce qu'ils possédaient les qualités et les lacunes qui les rendaient aptes à un tel mode de vie. De même, le manoeuvre qui se montre incapable de devenir ouvrier qualifié souffre indiscutablement d'une insuffisance organique et psychique. Tout le monde admet en fait, même si elle est imparfaite, cette nature biopsychique des couches sociales et reconnaît l'existence de types physiques et mentaux qui l'expriment. Il existe un type paysan, un type prolétarien, un type bourgeois, un type aristocratique, etc., si différents les uns des autres que certains ont cru ne pouvoir les expliquer que par des origines raciales distinctes.

### **L'origine de la stratification sociale**

Telle est, en particulier, la thèse de Gobineau : La stratification sociale serait le produit de la conquête militaire et de la soumission des vaincus. Ainsi, en France, la noblesse procéderait des envahisseurs germains de race nordique, grands, blonds et dolichocéphales, tandis que le reste de la population serait gallo-romain, avec prédominance numérique de l'élément alpin, petit, brun et brachycéphale. Cette explication, établie sur la base du fixisme ethnique de son auteur et par analogie avec le système des castes des Indes pêche par inexactitude historique. Il est bien démontré, en effet, que l'aristocratie féodale française fut constituée par l'union des chefs barbares et des patriciens gallo-romains et que, par ailleurs, elle s'augmenta et se renouvela, au cours des siècles, grâce à d'innombrables anoblissements. Cela ne détruit pas le fait de la suprématie sociale du type dolichocéphale, et Vacher de Lapouge l'a solidement établie sur des bases statistiques : La moyenne de la taille et la proportion de hautes tailles, de même que celle de dolichocéphales, augmentent avec le rang social. D'après ce sociologue, la raison de ce phénomène serait simplement la supériorité du type nordique qui se conserverait malgré le mélange des races et qui se concentrerait dans les couches dirigeantes dont il éliminerait dans une certaine mesure, par sélection, le type alpin. Cette interprétation ne tient pas compte de la variabilité des caractères sur lesquels Vacher de Lapouge la fonde. Nous avons aujourd'hui quelques raisons de croire que l'indice céphalique est modifié par l'action du milieu : Boas semble avoir démontré que les fils d'immigrants dolichocéphales et brachycéphales tendent, à New York, à la mésocéphalie. Nous savons également que la taille n'est nullement un facteur héréditaire immuable et que la vie urbaine détermine, en général, son augmentation. Enfin, Lapouge lui-même démontre que la dépigmentation du poil et de la peau provient d'une atrophie pathologique produite par les climats froids et brumeux et qu'elle est corrigible, bien qu'héréditaire, par le changement de conditions de vie. Il semble donc clair que la stratification sociale dépende de facteurs accidentellement différenciés et qu'elle soit le produit d'un double mouvement des types antérieurement constitués, qui s'unissent par affinité et par capacité, et du milieu fonctionnel qui transforme, lorsque c'est nécessaire, les êtres qui reçoivent sa pression.

## **Différenciation héréditaire et spécialisation fonctionnelle**

Examinons le premier point. Soit une société en formation, comme celle de la “frontière” américaine à la fin du siècle dernier. N’allèrent à l’Ouest que des hommes aventureux et entreprenants. Ceux qui possédaient une âme de chef, une constitution physique adéquate et une intelligence suffisante groupaient naturellement autour d’eux des individus forts et courageux, mais incapables de diriger une opération contre les Indiens et de se tailler un domaine dans la prairie. D’autres, intelligents mais moins audacieux et incapables de commander, installaient des épiceries. La spécialisation fonctionnelle, dans un milieu où n’intervenaient presque pas ni la fortune ni les conventions, se fit donc sur la seule base des capacités biopsychiques individuelles, exactement comme au début du Moyen-Age européen. Il n’en est pas de même, évidemment, dans les sociétés organisées, et mal organisées, d’aujourd’hui. L’ordre établi pèse sur les individualités puissantes qui cherchent à s’élever, tandis qu’il maintient artificiellement des êtres inférieurs à un niveau qui ne correspond pas à leur capacité réduite. Cependant, si nous considérons les ensembles, et non plus les individus, nous constaterons qu’en général il existe encore une concordance entre la fonction et la dotation héréditaire de qui l’exerce. Et cela se produit tout simplement parce que, dans la société contemporaine comme sur la “frontière”, bien qu’à un moindre degré, la fonction exige des caractères biopsychiques particuliers. Sous le plus égalitaire des régimes, il n’est pas possible de faire d’un soutier un commandant de navire. La stratification sociale se fonde, par conséquent, sur la sélection biopsychique d’individus qui répondent aux exigences des diverses fonctions. De ce point de vue, il est exact de dire, avec Vacher de Lapouge, que les couches sociales “attirent” les êtres d’un certain type.

## **Variabilité héréditaire par la fonction**

Ce point de vue est cependant insuffisant. Lorsque le développement de l’industrie multiplia les usines, il n’existait nul type prolétarien héréditaire qui put servir de norme de recrutement. Les industriels allèrent chercher leurs ouvriers parmi les paysans, au type fixé par des siècles d’un mode de vie inchangé. Ils attirèrent, bien sûr, en premier lieu, les moins capables, les “moins paysans”, mais bien d’autres suivirent l’exemple de ces derniers, bien qu’ils fussent parfaitement adaptés au travail de la terre. Nonobstant, nous voyons aujourd’hui une classe prolétarienne aussi différenciée que possible de la population paysanne. De même, pour en revenir à notre exemple antérieur, l’aristocratie européenne de l’Ancien Régime avait un type fort différent de celui de la bourgeoisie, au sens propre du terme, au sein de laquelle elle se recrutait sans cesse. Vacher de Lapouge note avec raison que les chroniqueurs de l’époque décrivent toujours le seigneur médiéval comme grand, svelte et blond, alors que le vilain apparaît comme petit, boulot et brun. Les qualités mentales n’étaient, bien entendu, pas moins différentes. Sans doute certains anoblis étaient-ils des mutants, individuellement différenciés de leur couche d’origine. Mais la majeure partie ne se distinguaient de leur milieu primitif que par le degré de leurs qualités : Ils se montraient plus courageux, plus audacieux, plus intelligents, plus aptes au commandement et, du point de vue physique, moins lourds que la majorité de leurs pairs. Quelques générations suffisaient, avec l’aide des mariages, pour incorporer les nouveaux venus à la vieille noblesse, sans

que les caractères de cette dernière fussent modifiés. Le phénomène n'a rien de surprenant. Les anoblis et leurs descendants subissaient la pression du nouveau milieu dans lequel ils vivaient. Au lieu d'obéir, ils commandaient. Au lieu de conduire la charrue ou de manier l'outil, ils montaient à cheval et combattaient. Au lieu de se nourrir principalement de farines et de viande d'animaux domestiques, ils mangeaient du gibier et remplaçaient souvent l'eau par l'alcool. Les valeurs morales auxquelles ils étaient soumis n'étaient plus les mêmes. Leur corps et leur esprit se transformaient par adaptation à leur nouvelle existence. De paysans ou de bourgeois, ils devenaient des seigneurs. Nous saisissons ainsi le double rapport qui existe entre la fonction et le type humain. La fonction attire et, par conséquent, sélectionne les êtres qui possèdent le type correspondant à leurs besoins, mais le type relativement inadéquat s'adapte à la fonction et se modifie sous son influence. S'il est exact de dire que, dans une Communauté d'une homogénéité encore imparfaite, les survivances ethniques constituent, comme les mutations biopsychiques, un facteur de spécialisation fonctionnelle, il ne l'est pas moins d'affirmer que la fonction crée la "race", c'est-à-dire forme des ensembles biopsychiques homogènes selon un processus semblable à celui dont naissent les ensembles ethniques accidentellement différenciés.

### **Importance de la différenciation fonctionnelle**

La typologie fonctionnelle des ensembles sociaux est donc relative comme celle des races : Elle repose sur la fréquence d'apparition de caractères qui ne se trouvent qu'exceptionnellement tous réunis en une seule personne. Il est facile, et la sociologie comme la psychologie l'ont souvent fait, de constater l'existence, non pas d'un type fonctionnel par ensemble, mais de plusieurs, ainsi que d'établir sur des bases expérimentales les ressemblances qui se manifestent, dans tel ou tel domaine, entre types appartenant à des ensembles différents. Entre l'aristocrate et l'intellectuel de "classe moyenne" il peut y avoir — et il y a généralement — moins de différence, de tel ou tel point de vue, qu'entre ledit aristocrate et le hobereau, alors que celui-ci ressemble souvent plus, en ce qui concerne tel ou tel caractère, aux paysans qu'à ses pairs. Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement que chaque ordre ou classe embrasse en réalité une multiplicité de professions diverses qui constituent des sous-catégories fonctionnelles, auxquelles correspondent des types biopsychiques différents. La noblesse comprend des hommes d'Etat, des militaires, des diplomates, des intellectuels, des paysans ; Le prolétariat, des débardeurs, des mécaniciens, des graveurs, etc. Les classes moyennes sont encore plus complexes. Mais certaines professions sont communes à plusieurs ordres : Des caractères communs se superposent donc à leurs caractères différenciés. On dira avec raison du hobereau : C'est un paysan, mais on ne le confondra pas avec des paysans d'une extraction sociale, même infiniment plus riches que lui. En d'autres termes, le rang prime la différenciation professionnelle, mais cette dernière n'en agit pas moins sur les divers niveaux de la stratification sociale. Il existe donc une différenciation verticale — hiérarchique — et une différenciation horizontale — professionnelle — dont les effets s'additionnent. D'une manière générale, la première est la plus profonde. Il sera plus facile à un débardeur de devenir mécanicien que diplomate, de même qu'à un hobereau de se transformer en officier qu'en laboureur. Si on doute de l'efficacité de la différenciation fonctionnelle héréditaire, que l'on se rappelle la phrase désabusée de Trotsky sur "l'incapacité congénitale du prolétariat à devenir une classe dirigeante", ou que l'on mette en parallèle quelques portraits, choisis au



hasard, de membres de l'ancienne aristocratie russe avec les photos de quelques personnages de la bureaucratie actuelle, issue des couches inférieures de la population sans que le temps ait encore pu faire son oeuvre. La stratification biopsychique de la société est si marquée qu'elle en arrive parfois à surmonter, bien entendu sans les détruire, les différences entre grandes races. Un aristocrate japonais, d'une relativement haute taille, au crâne allongé, au visage fin, aux yeux droits, pourvu de qualités de commandement, de courage et d'honneur, est souvent plus proche, même du point de vue physique, d'un aristocrate européen que de son compatriote d'un type biopsychique grossier, de petite taille, aux yeux obliques et au nez camus.

### **La sélection naturelle**

Il n'en doit pas moins rester bien entendu, cependant, que la différenciation fonctionnelle n'agit que dans le cadre de l'ensemble ethnique considéré. Elle actualise, par sélection et par formation, les potentialités de la "matière première" humaine dont elle dispose, lesquelles dépendent essentiellement de la race. Mais il nous faut ajouter : Et de l'état présent de cette race. Il n'est pas indifférent, en effet, que celle-ci soit jeune ou vieille. Une race est jeune lorsque les conditions de vie de ses composants sont restées simples et ne les ont pas obligés à beaucoup s'adapter ni, par conséquent, à beaucoup choisir entre leurs possibilités naturelles. Une comparaison nous fera mieux comprendre le problème : Un enfant bien doté peut choisir entre une formation scientifique et une culture humaniste, mais un homme de soixante ans sera incapable de revenir sur le choix qui a orienté son esprit une fois pour toutes, et aucun changement fonctionnel ne donnera de résultats positifs dans ce domaine. Il n'est pas non plus indifférent qu'une race soit forte ou dégénérée, car ses caractères distinctifs possèdent un degré qualitatif primordial et ce degré, comme les caractères eux-mêmes, n'est pas identique chez tous les membres de l'ensemble ethnique observé à un moment déterminé de son histoire. Certains individus sont sous-alimentés, alcooliques, syphilitiques, ou tout simplement faibles. D'autres, au contraire, sont en pleine possession de toutes les ressources de la race. Dans des conditions primitives d'existence, les faibles disparaissent avant d'avoir pu procréer. La "matière première" sur laquelle agit la différenciation fonctionnelle possède, par conséquent, grâce à une sélection naturelle, un maximum de possibilités. Il n'en est pas de même de nos jours. L'ordre social biopsychique exige, non seulement la différenciation fonctionnelle, mais encore et surtout l'élimination des éléments inférieurs, c'est-à-dire du résidu fonctionnellement inutilisable et socialement dangereux. Sans une telle épuration, la race dégénère. La naissance éventuelle d'un génie hérédosyphilitique ne compense pas la décadence biopsychique de l'ensemble de la Communauté. Il ne semble pas, d'autre part, que les siècles antérieurs, qui jouissaient des bénéfices de la sélection naturelle, aient été plus pauvres en hommes supérieurs que le nôtre.

### **La différenciation économique**

Le monde contemporain est fort loin de vivre à l'état de nature. Sa structure sociale ignore les lois de la biopolitique, malgré les nombreuses survivances d'une organisation antérieure fondée sur la différenciation biopsychique et bien que les réalités de la nature humai-

ne s'imposent souvent aux utopies égalitaires. Notons, d'autre part, que ces dernières, dans la mesure où elles triomphent, n'ont qu'un caractère destructif et se montrent incapables de remplacer par une construction cohérente l'ancien ordre de choses. La société libérale n'a pas établi l'impossible égalité. Elle s'est limitée à substituer à la différenciation biopsychique une différenciation économique qui a renversé toutes les valeurs. La richesse, au lieu d'être un instrument mis à la disposition de la couche dirigeante, est devenue un moyen d'accéder au pouvoir social. En d'autres temps, on était riche parce que l'on remplissait une fonction de commandement ; Aujourd'hui, dans la société libérale, on commande parce qu'on a de l'argent. La stratification sociale est déterminée par la différence économique qui sépare les classes. Le système qui fait de l'argent, au lieu de la valeur unie à la fonction, le critérium du rang social, constitue sans aucun doute, du point de vue biopolitique, la pire des aberrations.

### **La sélection à rebours**

De même que le capitalisme libéral s'est attaché à détruire l'ordre qualitatif de la société, la pseudo-civilisation moderne a fait tous ses efforts pour supprimer la sélection naturelle. Les conditions de vie artificielles qu'elle a créées permettent la survivance d'individus, inférieurs du point de vue biopsychique, qui, en d'autres temps, auraient disparu. La médecine, s'il lui arrive parfois de sauver des êtres de valeur, s'applique la plupart du temps à soutenir les faibles, les tarés et les dégénérés, auxquels elle permet ainsi de vivre, ce qui n'a pas grande importance, mais aussi de se reproduire et de corrompre les générations à venir. Parallèlement à cette action anti-naturelle dont profitent des éléments nuisibles pour la Communauté, le monde moderne pratique une véritable sélection à rebours. Les guerres d'autrefois étaient peu sanglantes. Elles exigeaient des qualités physiques et morales dont l'absence déterminait la mort. Elles produisaient, par conséquent, une sélection naturelle violente, en particulier au sein de la noblesse qui gagnait ainsi en vigueur ce qu'elle perdait en nombre. Aujourd'hui, la guerre exige de moins en moins de valeur de la part de ceux qui la font. Atrocement meurtrière, elle atteint surtout la jeunesse qui forme les troupes de choc. Le courage est en elle un facteur de mort. Les meilleurs éléments sont sacrifiés au profit des faibles et des lâches, qui restent à l'arrière. La guerre sociale et les désordres qui en sont la conséquence ont un résultat encore plus manifeste. L'aristocratie, produit d'une sélection millénaire, est éliminée par massacre, expulsion ou imposition de conditions de vie qui provoquent rapidement sa dégénérescence. Enfin, la guerre civile tue des volontaires qui, de par leur seule présence en première ligne, démontraient leurs qualités morales.

### **Aristocratie et élites**

Lorsque l'aristocratie, décimée par la guerre ou détruite par la lutte sociale, se renouvelle en absorbant les éléments supérieurs de la bourgeoisie ou du prolétariat, beaucoup de ceux qu'elle sélectionne trouvent ainsi le chemin de leur propre réalisation, mais ils provoquent l'appauvrissement qualitatif des couches dont ils surgissent. Dans une société organique, chaque groupe est hiérarchisé exactement comme la Communauté elle-même. Si la couche sociale dirigeante attire les chefs naturels des collectivités secondaires, il dissocie ces

dernières et, avec le temps, les détruit. C'est là un mauvais calcul, de tout point de vue, car l'appauvrissement des couches inférieures provoque leur dégénérescence biopsychique et, par là même, l'épuisement des sources dont surgit l'indispensable renouvellement de l'aristocratie. Nous ne nous contredisons nullement. Il est normal et nécessaire que l'aristocratie ou, d'une manière plus générale, la couche dirigeante s'incorpore les mutants qui sortent des élites des couches inférieures. Mais il est nuisible qu'elle absorbe lesdites élites dont l'existence est indispensable au bon fonctionnement de la Communauté.

### **Le déséquilibre biopsychique de la Communauté**

La sélection à rebours, dont nous venons d'analyser rapidement les aspects essentiels, ne constitue pas le seul facteur du déséquilibre biopsychique que produit la raréfaction des éléments supérieurs de la population. Il nous faut signaler aussi un phénomène parallèle à celui que nous avons noté dans le domaine de la lutte des races : La stérilité relative des couches de plus haut niveau par rapport à la prolificité des inférieures. C'est un fait indiscutable que les familles qui appartiennent aux couches supérieures ont peu d'enfants. Les raisons matérielles de cet état de choses sont multiples : Difficultés de logement et de service, ressources insuffisantes par rapport aux exigences d'une vie raffinée, travail des femmes, etc. Ajoutons la peur de la maternité de la part de femmes qui veulent, même lorsqu'elles n'exercent aucune profession, sortir de leur rôle naturel, l'affaiblissement des disciplines religieuses et des traditions, et aussi la dégénérescence physiologique, produit du milieu urbain. Si donc la prolifération des ensembles ethniques de couleur constitue une grave menace pour les Communautés de race blanche, celle des éléments inférieurs du point de vue biopsychique est déjà un fait accompli. Bien sûr, il existe encore de nombreux descendants non dégénérés des anciennes aristocraties et la formation fonctionnelle suffirait, avec le temps, à reconstituer des couches dirigeantes dignes de ce nom. Ce qui nous paraît plus grave, c'est le double processus d'appauvrissement numérique de l'aristocratie, ou de ce qui la remplace, et d'augmentation des éléments inférieurs, processus qui se déroule sur un rythme accéléré sans que rien ne permette d'en prévoir la fin prochaine et sans que l'on ne fasse rien pour l'entraver, bien au contraire. Notre société libérale s'achemine vers un état uniforme de médiocrité, vers une confusion générale qui mettrait un terme définitif à la suprématie de la race blanche et, transformant en troupeaux ses Communautés organiques, la conduirait à sa fin.

### **La disparition de l'ordre social biopsychique**

Gobineau voyait dans le métissage le seul facteur de la décadence des ensembles ethniques et du déclin des civilisations. Nous savons maintenant que la dégénérescence biopsychique peut se produire par simple transformation du milieu. Les blancs qui s'installent sous les tropiques dégénèrent. Les Communautés qui détruisent l'ordre social biopsychique dégénèrent. Notre époque subit non seulement le métissage, mais encore l'égalité fonctionnelle des sexes, la confusion des couches sociales, la réabsorption des élites et des aristocraties privées de leurs fonctions. Comme l'annonçait Maurras il y a plus d'un demi-siècle, l'or prime le sang. Tout est perdu ? Non, car la race blanche n'est pas victime de la fatalité mais de sa propre inconscience. La mauvaise politique est la cause de la disparition de l'ordre na-

turel. Une bonne politique suffirait à rétablir les conditions d'une régénération.

# **LE VOLUME DE POPULATION**



## La facteur démographique

Du point de vue de sa “matière première” humaine, tout ensemble social se définit par les caractères qualitatifs de ses membres, tels que nous les avons analysés dans nos chapitres antérieurs, mais aussi par son volume de population. Prenons comme exemple de base la famille de type conjugal. Elle se définit par les rapports qui unissent, en son sein, l’homme et la femme, d’une part, et les parents et les enfants, d’autre part. Du point de vue structurel, un groupe biosocial qui comprend le père, la mère et un enfant est parfait. Et celui que composent le père, des dizaines de mères et des centaines d’enfants l’est aussi. Nul n’osera dire, cependant, que ces deux familles sont identiques, ni que la généralisation de l’une ou de l’autre serait indifférente. Car, dans le premier cas, on entrerait dans un tragique processus de dépeuplement, tandis que, dans le second, sauf s’il existait un excès anormal de femmes, il se produirait un profond déséquilibre social en raison du manque de femmes disponibles pour une grande partie des hommes en âge de se marier. Aux rapports structurels, il convient donc d’ajouter, pour avoir une vision exacte d’une situation sociale, les rapports numériques dans lesquels ceux-ci se présentent. Ces conclusions sont valables pour tous les groupes sociaux, les associations et les communautés et nous ne croyons pas nécessaire de répéter notre analyse pour chacun d’eux. Notons cependant que les rapports numériques acquièrent encore beaucoup plus d’importance dans les ensembles amorphes. L’existence même de la masse dépend du nombre de ses membres. La foule manifeste ses caractéristiques propres à un degré proportionnel à son volume. Dans les groupes sociaux complexes et dans les communautés, la population, considérée sous son aspect numérique, a une double importance fondamentale. En premier lieu, elle détermine en grande partie la complexité des formes. Les rapports structurels simples dans un atelier artisanal ou dans un village de quelques dizaines de familles se compliquent inévitablement de plus en plus, par multiplication, différenciation et fédération, à mesure qu’augmente le nombre des individus en jeu. En deuxième lieu, la puissance relative de l’ensemble et, par conséquent, ses possibilités d’affirmation, procèdent partiellement de son importance démographique. Certes, l’observation et l’analyse historique coïncident à nous montrer que la qualité prime le nombre. Mais celui-ci n’en constitue pas moins un facteur appréciable de l’évolution sociale.

## La densité de population

C’est au sein de la communauté géosociale que le problème démographique acquiert sa pleine importance. Les groupes, les associations, les communautés intermédiaires d’une autre nature et les ensembles amorphes ne peuvent, en effet, se partager ni plus ni moins que la

population existante dans le cadre territorial qui les contient tous. Leurs rapports constitutifs, nous le savons déjà, ne sont pas indépendants du facteur démographique, mais le volume de population qui influe sur eux est celui de la communauté géosociale. Et celui-ci, en marge de la valeur absolue qu'il possède, dépend fondamentalement, quant à ses conséquences, de l'espace territorial dans lequel il se trouve. La densité de population, c'est-à-dire le rapport existant, dans une communauté géosociale, entre nombre d'habitants et extension territoriale, constitue donc le premier aspect général du problème démographique qu'il convienne d'aborder. L'être humain n'est pas un pur esprit. Il occupe un certain espace physique : Non seulement celui que remplit son corps, mais aussi celui dont il a besoin pour s'abriter et pour se mouvoir conformément à sa nature et à son degré de développement. Il exige, pour son alimentation, des substances qui, directement ou indirectement, proviennent du sol ou de la mer et supposent, par conséquent, un espace complémentaire. Ces exigences déterminent, pour tout territoire, une densité de population optimale : Celle qui correspond à l'utilisation totale de l'espace disponible, d'une part, et à la pleine satisfaction des besoins des habitants, d'autre part. En dessous d'une telle densité, il y a de l'espace inutilisé ; Au-dessus, des besoins non satisfaits. Dans les deux cas, nous sommes en face d'une situation pathologique. Il est évident que la densité optimale que l'on peut calculer, à un certain moment, pour un territoire déterminé ne constitue pas une valeur absolue. Car elle dépend du rapport existant entre l'espace disponible et le degré de développement de la population. Une tribu nomade qui vit de l'élevage a besoin, pour satisfaire ses exigences vitales, de plus de territoire qu'un ensemble sédentaire, numériquement égal, qui vit de l'agriculture. La technique contemporaine permet d'augmenter considérablement le rendement du sol, de récupérer des terres épuisées, d'irriguer et d'utiliser le désert et même de produire en laboratoire des aliments synthétiques, quoique toujours avec des matières premières extraites du sol ou de la mer. La densité optimale de population dépend donc de l'espace disponible à son degré présent d'utilisation. Telle serait, tout au moins, la situation d'une communauté en économie fermée. Les échanges commerciaux permettent, en effet, de compenser dans une certaine mesure les variations de signe contraire qui, en ce qui concerne la densité optimale, se produisent dans des communautés complémentaires. Même si l'on tient compte de leurs sources de matières premières, les zones industrielles ont besoin de moins d'espace et de beaucoup plus d'habitants que les rurales. En théorie, les premières souffrent d'un excès de population, puisque leur territoire ne permet pas d'alimenter leurs habitants, alors que les secondes ont une densité inférieure à l'optimale, puisqu'elles produisent plus d'aliments que leurs habitants ne peuvent en consommer. Cependant, la fédération dans une même communauté de zones industrielles et de zones rurales crée une densité moyenne qui, optimale ou non, est toujours plus satisfaisante que les données partielles qui servent à la former. Il est évidemment possible de réaliser une compensation du même type entre Communautés, grâce à des courants d'échanges. Du point de vue purement statistique, le procédé est valable. Mais la démographie ne se réduit pas à une série de calculs. Elle nous fait remarquer, au contraire, qu'une telle division internationale du travail oblige les Communautés dont la production est primaire à maintenir leur densité de population en dessous du niveau optimal alors qu'elle permet aux Communautés plus industrialisées d'augmenter la leur au-delà de la normale. La densité moyenne s'établit donc aux dépens des premières, sans la compensation du transvasement migratoire qui se produit automatiquement entre communes et entre provinces. Les Communautés dont la production est primaire doivent freiner artificiellement leur accroissement démographique, tolérer, voire encourager, l'émigration ou subir le chômage d'une partie de leurs habitants.



## L'équilibre démographique naturel : Ses facteurs biologiques

La densité optimale de population correspond, en ce qui concerne l'homme, à ce que les zoologistes appellent l'équilibre biologique d'un territoire, c'est-à-dire le rapport numérique qui s'établit spontanément entre les diverses espèces animales qui coexistent dans le même espace. A l'état de nature, ce qui ne veut pas dire nécessairement, loin de là, à l'état sauvage, la population humaine tend naturellement à atteindre et à maintenir l'équilibre démographique qui procède de la densité optimale. L'homme possède une capacité de procréation très supérieure à ce qu'exige la simple conservation numérique de l'espèce. Toute femme a un potentiel reproductif de quelque quinze enfants qui, s'il s'actualisait intégralement, produirait à chaque génération un accroissement de plus de sept à un. L'observation historique nous montre cependant que, jusqu'à il y a moins de deux cents ans, la population des territoires civilisés restait stable du point de vue numérique, avec des hauts et des bas qui se résorbaient rapidement. Elle met aussi en évidence les deux facteurs naturels d'équilibre démographique qui agissaient alors sans entrave : La maladie et la famine. L'homme est un animal peu favorisé dans le domaine de la résistance biologique. A l'époque en question, il y avait fort peu de femmes en condition d'utiliser pleinement leur capacité de reproduction et, par ailleurs, la mortalité infantile était considérable. Malgré tout, la population tendait toujours à augmenter. Mais il se produisait, périodiquement, des épidémies qui la rabaisaient à un niveau très inférieur à celui de sa densité optimale. La peste, le choléra et la variole dépeuplaient parfois des provinces entières et, en tout cas, provoquaient chaque année une quantité appréciable de morts. Les famines venaient s'ajouter aux épidémies, avec le même résultat. Il n'y avait, dans le monde pré-capitaliste, ni superproduction ni sous-consommation. Les réserves de produits alimentaires étaient peu importantes, quand il y en avait. Par ailleurs, les moyens de transport, lents et souvent inexistant, ne permettaient pas d'établir de compensations entre provinces diversement favorisées par le climat. Une mauvaise récolte suffisait à produire la famine et, directement ou par affaiblissement de la résistance à la maladie, la mort d'une partie de la population. Un phénomène de même nature se produisait, même sans déficience de production, lorsque le volume démographique dépassait la densité optimale. Les aliments normalement produits ne suffisaient pas à satisfaire les besoins de tout le monde : Ou bien certains mouraient de faim, ou bien la sous-alimentation générale multipliait les maladies et, comme conséquence, les décès prématurés. C'est là ce qui arrive encore, périodiquement, aux Indes et dans le Nord-Est du Brésil.

## L'équilibre démographique naturel : Des facteurs sociaux

Malgré leurs conséquences positives en ce qui concernait l'équilibre démographique, les épidémies et les famines constituaient des calamités publiques profondément pénibles. Les premières étaient sans remède, mais il était possible d'éviter ou d'atténuer les secondes moyennant des mesures de précaution que les gouvernements européens prirent lorsqu'ils le purent, particulièrement à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les famines disparurent peu à peu et la population aurait dépassé sa densité optimale sans l'intervention de facteurs d'ordre social qui jouaient déjà sur une moindre échelle et qui agissent, naturellement et spontanément, avec une vigueur croissante afin de compenser la diminution du fléau : La guerre, le célibat

et l'émigration. On sait que les conflits du Moyen Âge, à l'exception des Croisades, étaient peu meurtriers. Seule y participait une fraction réduite de la population et le combat n'était pas beaucoup plus dangereux que tel ou tel sport contemporain. L'utilisation d'armes à feu et, surtout, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le recours à la conscription modifièrent peu à peu cet état de choses. Les conflagrations prirent de plus en plus le caractère de luttes d'extermination, au point d'en arriver, lors de la deuxième guerre mondiale, au massacre en masse de militaires et de civils. Il est intéressant de remarquer que le progrès technique, facteur de surpeuplement, a ainsi apporté une sinistre compensation partielle de ses conséquences démographiques. Jusqu'au début de notre siècle, ce n'était cependant pas la guerre qui constituait le facteur social le plus important de l'équilibre de la population, mais le célibat. Légalement jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de fait pendant cent ans de plus, le régime du majorat accordait, en effet, au fils aîné, dans toutes les couches sociales, la tenure et le droit d'administration du patrimoine familial. D'où un nombre important de cadets, hommes et femmes, qui ne se mariaient pas parce qu'ils manquaient du substratum économique correspondant à leur position. Le clergé séculier et les congrégations religieuses absorbaient un grand nombre d'entre eux. D'autres entraient au service du Roi ou de Malte. Beaucoup, les femmes en particulier, restaient célibataires dans la maison de famille où ils avaient de plein droit leur place. La capacité théorique de reproduction se réduisait ainsi à un point considérable. Le célibat, en tant que facteur de l'équilibre démographique, a presque complètement disparu à notre époque, même dans les pays catholiques. Reste l'émigration que nous étudierons plus loin en détail. Il y a toujours eu des mouvements de population vers les espaces vides ou mal défendus et le phénomène s'est accéléré depuis la Découverte, et surtout au siècle dernier, lorsque de grandes quantités d'émigrants passèrent d'Europe ou d'Amérique et en Sibérie. Bien sûr, un tel facteur d'équilibre n'est pas à la portée de tous les peuples et moins encore, d'une manière générale, de ceux qui en ont le plus besoin.

## La composition démographique

L'équilibre démographique ne se rapporte pas seulement au nombre d'habitants en relation aux possibilités du territoire. Il nous faut aussi considérer la population du point de vue de sa composition statistique, c'est-à-dire en fonction du sexe, de l'âge et, éventuellement, de la race. Les membres de toute communauté géosociale se divisent en hommes et en femmes. En général, l'équilibre numérique entre les deux sexes s'établit spontanément. Il naît plus d'hommes que de femmes, mais celles-ci ont une plus grande résistance biologique et leur vie moyenne est plus longue. Cependant, des phénomènes naturels, comme dans le mystérieux cas du Thibet, ou, plus fréquemment, naturels — état de guerre permanent ou mouvement migratoire — peuvent susciter une disproportion qui se répercute sur les structures de base. S'il se produit un excès relatif d'hommes ou de femmes, la famille adopte normalement, en effet, une forme polygamique. Si elle ne le fait pas, dans le cas d'une situation accidentelle et, pas conséquent, momentanée comme celle de l'Allemagne et de l'Union Soviétique au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'existence d'un grand nombre d'individus obligés à rester célibataires crée une série de graves problèmes sociaux. Par ailleurs, le déséquilibre des sexes peut entraver le processus d'affirmation de l'ensemble. Ceci n'arrive pas dans les sociétés primitives ou dégénérées dans lesquelles l'homme et la femme ne se

différencient presque qu'en ce qui concerne leur rôle génésique. Mais, à mesure que s'élève le niveau social des valeurs, la distinction devient de plus en plus profonde et affecte toutes les caractéristiques biopsychiques des individus. Une société de femmes, dans laquelle quelques rares hommes se limiteraient à assurer la fonction de reproduction, manquerait du pouvoir créatif indispensable à sa pleine réalisation. Une société dans laquelle prédomineraient abusivement les hommes manquerait, non seulement de capacité procréative, mais encore de la sensibilité sans laquelle il lui serait impossible d'atteindre un niveau même moyen de civilisation. Il est beaucoup plus difficile d'appliquer la notion d'équilibre à la composition démographique considérée du point de vue de l'âge. En théorie, nous pouvons dire qu'une société est équilibrée, dans ce domaine, lorsqu'elle a la proportion d'enfants nécessaire, compte tenu des indices de mortalité, pour atteindre ou conserver la densité optimale. Il s'agit donc d'une donnée relative à un facteur variable. Il n'en reste pas moins, comme nous le verrons au paragraphe suivant, qu'une proportion élevée d'enfants crée parfois de sérieux problèmes, en particulier sur le plan économique, même si elle répond à un accroissement légitime. Quant à la race, l'analyse démographique ne peut se faire que sur la base du seul patron historique. En effet, la coexistence au sein d'une même communauté d'individus appartenant à divers troncs ethniques n'est pas naturelle, bien que l'ordre fondé sur une telle situation puisse l'être. L'équilibre que l'on atteindra dans ce domaine sera toujours momentané et instable. L'histoire le démontre à satiété.

### **Population active et population passive**

Notre analyse antérieure nous fournit une des données nécessaires pour préciser un aspect important, à peine mentionné jusqu'ici, du problème posé par le volume démographique considéré par rapport au territoire. Notre définition de la densité optimale est, en effet, valable pour une population équilibrée quant au sexe et à l'âge. Mais étant donné qu'elle se fonde sur un rapport économique, toute variation de la composition démographique qui se produise se répercute inévitablement sur elle. A un niveau technique déterminé, la densité optimale dépend, en effet, de deux facteurs : La production possible et la consommation nécessaire. La production varie, d'une part, selon le sol disponible — considéré sous le triple aspect de son extension, de sa qualité et des matières premières qu'il contient — et, d'autre part, selon la main-d'œuvre existante. La consommation procède des exigences biopsychiques de la population et, par conséquent, dans une situation sociale stable, du nombre d'habitants. Si nous considérons le territoire comme un facteur constant, le rapport économique se réduit à deux variables : Le nombre de producteurs et le nombre de consommateurs. Pour une population donnée, cette dernière valeur est également constante, mais non pas la première. Dans les conditions que nous avons supposées, le nombre de producteurs dépend, en effet, fondamentalement, du sexe et de l'âge. La femme mariée — et il est naturel que la femme se marie — n'est pas destinée à remplir des fonctions économiques, et d'autant moins que sont plus élevés le niveau de civilisation et, par conséquent, le degré de différenciation des sexes. L'excès relatif de femmes a donc comme conséquence soit une situation sociale pathologique, soit une réduction anormale du pourcentage de producteurs dans la communauté. Un phénomène identique se produit lorsqu'augmente, au-delà de l'indice de conservation démographique, le pourcentage des enfants ou lorsqu'accroît celui des vieillards. D'où la

nécessité de considérer le rapport existant, dans tout ensemble démographique, entre population active — productrice et consommatrice — et population passive — consommatrice, exclusivement. Il est évident que l'augmentation du pourcentage correspondant à cette dernière produit, si le niveau technique reste inchangé, une réduction des possibilités globales de consommation. D'autre part, la variable en question nous amène à définir un concept de densité optimale utile dans le calcul de laquelle interviennent, non plus seulement le territoire et le volume de population, mais encore le rapport entre population active et population passive. La densité optimale est alors celle qui permet la pleine utilisation productive du territoire par la population active, quel que soit le pourcentage relatif de consommateurs passifs. Pour arriver à cette définition, nous avons supposé que la technique de production ne variait pas. Si, au contraire, celle-ci se perfectionne, le nombre de producteurs nécessaires à la satisfaction d'exigences de consommation déterminées se réduit et la densité optimale utile diminue, avec augmentation du pourcentage de consommateurs passifs ; Aux dépens, bien sûr, de l'amélioration du niveau de vie qui se serait produite si, avec la même quantité de producteurs, la production s'était accrue grâce à une meilleure utilisation du territoire.

## Le rythme démographique

Ce que nous venons de dire est valable pour une population stable du point de vue numérique. C'est un fait, cependant, que l'augmentation pourcentuelle des enfants et des vieillards dans une communauté ne provient généralement pas d'une réduction du nombre de producteurs — adultes — mais d'un accroissement démographique dû à l'amélioration du taux des naissances et à l'augmentation de l'âge moyen. Que la population rajeunisse ou vieillisse — et ces deux phénomènes peuvent se produire en même temps —, le rapport entre secteur actif et secteur passif change : Il y a de plus en plus de consommateurs alors que le nombre de producteurs reste constant ou, du moins, ne s'accroît pas avec la même rapidité. On dit qu'une population rajeunit lorsque la proportion des enfants qu'elle contient suit une courbe ascendante. Ce phénomène se produit normalement au lendemain d'une catastrophe démographique — guerre ou épidémie —, en raison, non pas de quelque automatisme biologique, comme le croient parfois les profanes, mais d'un processus psychosocial complexe moyennant lequel la population cherche à atteindre à nouveau la densité perdue, ce qu'elle ne peut obtenir qu'à travers une augmentation des naissances. La même cause produit le même effet lorsqu'un changement technique, surtout s'il est accompagné de mesures politiques adéquates, permet un indice de densité plus élevé. L'accroissement démographique se maintient alors jusqu'à ce que soit atteint l'objectif fixé, ce qui se produit également dans les territoires en voie de peuplement. Un tel rajeunissement provoque une crise momentanée due à l'augmentation du pourcentage de population passive. Mais l'équilibre se rétablit — ou, dans les territoires sous-peuplés, s'établit-lorsque l'on parvient à nouveau — ou lorsque l'on parvient, sans plus — à la densité optimale. Le cas est tout à fait différent lorsque le même phénomène se produit, par réduction de la mortalité infantile, dans un territoire démographiquement saturé. Le vieillissement de la population, qui provoque également l'augmentation de la population passive, procède de l'application de procédés sanitaires artificiels qui violent la loi de la sélection naturelle et font croître la durée moyenne de la vie individuelle. La proportion de vieillards augmente, avec des conséquences négatives

plus graves que dans le cas antérieur, puisque le vieillard, à la différence de l'enfant, est définitivement, du moins tant qu'il vit, un consommateur improductif. Nous voyons donc que, dans tout territoire qui ait atteint sa densité optimale, le rythme démographique naturel s'exprime sous la forme d'une courbe sinusoïdale parallèle à celle qui représente l'évolution du niveau technique. De là qu'à notre époque elle soit franchement ascendante. Mais le processus peut être fonction de deux facteurs, isolés ou coïncidents. Si le mouvement ascendant provient de l'accroissement du pourcentage d'enfants, le déséquilibre interne, provisoire et inévitable, ne rompt pas l'ordre naturel, bien qu'il crée pas mal de difficultés. Si, au contraire, il procède de l'augmentation du pourcentage de vieillards, le déséquilibre est définitif et il se crée une situation pathologique. Comme de juste, l'accroissement démographique qui provient de l'augmentation conjointe du nombre des enfants et des vieillards, loin de résoudre la difficulté par compensation, entraîne au contraire le plus grand déséquilibre que l'on puisse concevoir, car le pourcentage de population passive croît par les deux extrêmes de l'éventail des âges. A la limite, s'il était possible de l'atteindre, on arriverait à une communauté de consommateurs sans aucune production. Cependant, dans le cas que nous venons de mentionner, la crise est partiellement momentanée, car les enfants deviendront, avec le temps, des producteurs. Il n'en est pas de même lorsque les naissances diminuent en même temps que s'allonge la vie moyenne. La population active vieillit, en effet, sans que de nouveaux individus viennent remplacer, dans la même proportion, ceux qui cessent de produire.

### La pression démographique

Tous les ensembles sociaux qui constituent une Communauté n'évoluent pas toujours, du point de vue démographique, sur un rythme uniforme. Il est, au contraire, normal que telles ou telles communautés intermédiaires, ou telles ou telles couches sociales, s'accroissent numériquement pour des raisons qui leur sont propres tandis que d'autres se stabilisent, voire reculent. Les ensembles en processus ascendant exercent alors une pression sur les autres, en vue de la conquête pacifique de leur territoire, de leurs sources de ravitaillement ou de leur puissance. C'est là un des facteurs des migrations internes. Des ensembles de densité différente tendent naturellement à atteindre, par compensation, un équilibre global, auquel s'opposent, d'ailleurs, les plus favorisés quant au rapport existant entre production et consommation. Tout ensemble social en processus d'accroissement numérique exerce, en raison de son volume population, une pression démographique sur les autres, moins dynamiques dans ce domaine, lorsque les enfants, produits d'une augmentation antérieure des naissances, arrivent à l'âge adulte. Un tel ensemble passe ainsi par deux stades successifs. Au cours du premier, sa population passive s'accroît, aux dépens du niveau de vie. Au cours du second, sa population active augmente, ce qui implique un plus grand besoin de territoire et de matières premières, s'il s'agit d'une communauté géosociale, et, dans tous les cas, une puissance accrue. Au sein de la Communauté, les antagonismes démographiques constituent donc des phénomènes normaux. Le volume de population est une des forces qui interviennent naturellement dans la dynamique sociale. D'où la contradiction suivante : D'une part l'accroissement des communautés géosociales est logiquement limité par la densité démographique optimale qui correspond à leur territoire et à leur niveau technique ; Mais, d'autre part, une population excessive de ce dernier point de vue est utile comme facteur de

pression, donc d'affirmation, voire même indispensable pour résister aux pressions extérieures de même nature. En réalité, cette contradiction provient de notre définition de la densité démographique optimale dans laquelle nous avons introduit le facteur consommation maximale désirable et possible. Si on réduit le degré de satisfaction des besoins théoriques sans en arriver à compromettre le potentiel humain, la densité de population peut augmenter au delà de son niveau optimal. Le sacrifice d'une partie superflue de la consommation permet ainsi l'accroissement de la puissance communautaire, sans conséquences pathologiques.

## L'espace vital

Nos conclusions antérieures sont, bien entendu, valables pour les Communautés autonomes dans leurs éventuelles confrontations de force. Celles qui possèdent une densité démographique supérieure au niveau optimal cherchent à rétablir l'équilibre moyennant l'émigration ou la conquête de nouveaux territoires. Ce qui signifie l'invasion, pacifique ou armée, de terres étrangères d'une densité de population inférieure. Cette constatation nous oblige à compléter, sous un jour nouveau, nos analyses antérieures, au cours desquelles nous sommes partis du territoire pour en arriver au concept de densité optimale de population. La méthode que nous avons ainsi appliquée n'est pas arbitraire, puisqu'elle répond à la réalité naturelle de l'équilibre oecologique. Mais il ne nous échappe nullement que l'on peut aussi bien définir le volume de population souhaitable en fonction de l'espace disponible que calculer l'espace nécessaire à partir d'un volume de population donné. En théorie, ce deuxième procédé est plus satisfaisant, puisque l'homme prime naturellement son cadre géographique. Mais, en pratique, il ne répond pas toujours aux possibilités réelles. L'espace d'une Communauté n'est généralement pas extensible, bien que le soit parfois le territoire utile que de nouvelles techniques permettent d'agrandir aux dépens de zones antérieurement inutilisables, et les territoires de moindre densité démographique ne sont pas toujours ouverts à l'immigration, ni moins encore disponibles pour une cession de souveraineté. D'où les conflits armés qui, dans certaines circonstances, se produisent entre des Communautés surpeuplées et d'autres dont la densité de population est inférieure au point optimal qui correspond, sinon à leur propre niveau technique, du moins à celui des premières. Donc, en partant de la population, nous pouvons déterminer quel est le territoire qui est indispensable à une Communauté pour qu'elle jouisse d'une densité démographique optimale et, par conséquent, pour qu'elle puisse s'affirmer pleinement. La possession et, éventuellement, dans le cadre des disponibilités existantes, la conquête de cet espace vital correspond donc à un droit naturel. Ce qui ne signifie, ni que la concrétisation de ce droit aille de soi, ni que son existence élimine nécessairement le droit de même nature qui pourrait appartenir à une autre Communauté de population moins dense. N'oublions pas, en effet, que la densité démographique optimale est relative au niveau technique et augmente avec celui-ci. Une Communauté qui vit de l'agriculture et de l'élevage, par exemple, a besoin d'un territoire qu'une autre, industrialisée, considérerait à demi vide. L'Allemagne de 1941 cherchait son espace vital dans l'Union Soviétique dont la population était bien moins dense. Cependant, ce dernier pays n'avait pas plus de territoire qu'il ne lui en fallait, en raison d'une densité optimale, due à un niveau technique inférieur, beaucoup plus basse que celle du Reich. D'où un conflit de droits naturels, aussi respectables l'un que l'autre si nous laissons de côté des considéra-

tions qualitatives d'une autre espèce. Cet exemple de l'Allemagne est le plus indiqué pour nous montrer combien l'espace vital est relatif. Avec une densité de population supérieure à celle de l'avant-guerre, sa zone occidentale est devenue une terre d'immigration : Le progrès technique a fait monter sa densité optimale, au point que son actuelle population lui est insuffisante. Le déséquilibre démographique interne, conséquence de la guerre, contribue sans aucun doute à renforcer le phénomène.

Mais ce n'est pas sa seule cause, ni même sa cause principale, puisque des nations, comme la Suisse et la Suède, qui restèrent en marge du conflit, importent également de la main-d'œuvre.

## La planification démographique

Lorsqu'une Communauté dépasse ou tend à dépasser sa densité démographique optimale sans qu'elle puisse — ou sans qu'elle veuille — conquérir l'espace vital qui correspond à ses besoins présents et futurs, la seule solution qui lui reste pour résoudre le problème posé par le surpeuplement est la limitation artificielle du nombre de ses membres. Aux facteurs naturels — biologiques et sociaux — de l'équilibre démographique s'ajoute ainsi un facteur rationnel qui les complète et qui compense leurs éventuelles déficiences. La limitation volontaire du volume de population n'est nullement une nouveauté de notre siècle et ne s'est même pas produite pour la première fois comme conséquence des théories simplistes de Malthus. L'abandon des vieillards — consommateurs improductifs — s'est pratiqué, et se pratique toujours, chez de nombreux peuples primitifs et, en particulier, chez des tribus nomades obligées à se déplacer sans entraves, à la poursuite de leurs moyens de subsistance. Dans l'ancienne Chine, il était courant et admis d'éliminer les nouveaux-nés de sexe féminin afin de réduire le futur nombre des naissances. Indépendamment de ces exemples, c'est un fait statistique bien connu que, chez les peuples civilisés, la population urbaine, pour des raisons d'ordre économique, et les couches de plus haut niveau culturel, par esprit de jouissance, limitent artificiellement leur reproduction, souvent avec des conséquences fort négatives. Ce qui surgit à la suite de l'oeuvre de Malthus, d'abord dans le domaine des idées et ensuite dans la pratique, c'est la planification démographique moyennant le contrôle des naissances. Remarquons immédiatement que le principe et la méthode en question ne sont pas inséparables, loin de là. Étant donné que l'homme est un animal rationnel et politique, il est parfaitement normal qu'il ait recours à ses facultés intellectuelles pour résoudre un si grave problème, surtout si l'on considère que celui-ci se pose dans une grande mesure parce que les facteurs biologiques de l'équilibre démographique ont été artificiellement éliminés. La planification tend à compenser les effets réduits de ces derniers par l'application raisonnée de facteurs sociaux. Rien de plus naturel. Le contrôle des naissances, au contraire, s'il est vrai qu'il peut dans certaines circonstances, comme au Japon après la deuxième guerre mondiale, stabiliser le volume de la population, provoque de sérieux déséquilibres qualitatifs dont les conséquences sont, à la longue, pires que celles qui procèdent du déséquilibre numérique. Moyennant la stérilisation, la diffusion de méthodes et de produits anticonceptionnels et l'avortement légal, le contrôle des naissances cherche, en effet, — et y parvient — à réduire le pourcentage d'enfants au sein de la population. Dans ces conditions, la société vieillit. Les esquimaux qui abandonnent leurs vieillards éliminent des individus qui ont déjà

rempli leur fonction et dont la Communauté n'a plus grand-chose à espérer, c'est-à-dire des consommateurs définitivement improductifs. La réduction des naissances implique, au contraire, l'élimination de consommateurs provisoirement improductifs, c'est-à-dire de producteurs potentiels. D'un autre point de vue, le contrôle des naissances agit surtout sur les couches de plus haut niveau mental de la population — et, à l'échelle mondiale, sur les races de plus grande capacité psychique — en raison même des difficultés d'application des méthodes recommandées. Ce qui produit un déséquilibre qualitatif aux conséquences tragiques. Il serait beaucoup plus satisfaisant d'éliminer les individus inutiles pour une raison ou une autre. Mais, chose curieuse, les civilisés d'aujourd'hui qui trouvent normal l'avortement rejettent avec horreur l'euthanasie. Ils maintiennent artificiellement en vie des monstres et des fous incurables, mais, en même temps, ils empêchent de naître des enfants sains, parfois d'une haute valeur potentielle. C'est la pire des aberrations. Nous n'avons considéré jusqu'à maintenant, dans ce paragraphe, que la planification démographique due à l'excès de population. Bien entendu, le cas contraire existe aussi. Les pays qui se situent en dessous de la densité démographique optimale ont à leur disposition deux procédés pour corriger leur insuffisance dans ce domaine : l'encouragement de la natalité par des mesures économiques, psychologiques et sociales, à la manière de l'Italie et de l'Allemagne d'avant la deuxième guerre mondiale, et l'immigration. Le premier d'entre eux ne pose pas de problème. Nous aborderons le second au chapitre suivant.

## La concentration démographique

Dans les paragraphes précédents, nous avons considéré d'une manière globale la population des communautés géosociales. Le procédé était correct, car il s'appliquait à des unités de vie commune réelles, mais il ne permettait pas d'embrasser tous les aspects du problème démographique. La densité de population, telle que nous l'avons analysée jusqu'ici, n'est, en effet, qu'une simple moyenne susceptible de dissimuler des variations internes d'une fondamentale importance. Une communauté formée par une grande ville située au milieu d'un désert peut, en effet, nous donner le même indice qu'une autre dont la population est répartie d'une manière homogène entre une multiplicité de petits villages : Les situations démographiques respectives des deux territoires ne sont évidemment pas comparables. Il est donc nécessaire de compléter la densité par le degré de concentration. Pour mesurer l'influence qu'a ce dernier facteur sur les structures mêmes, il suffit de parcourir notre histoire. Dans les provinces romaines, la grande majorité de la population vivait dans les *villæ*, groupée en familles plus ou moins nombreuses. Les centres urbains n'étaient guère que des places de garnison auxquelles s'ajoutait parfois un marché. A l'époque féodale, les familles paysannes se concentrèrent autour des châteaux forts et constituèrent des villages, certains desquels, après le rétablissement de grandes unités territoriales, devinrent des bourgs et des villes dédiés aux activités artisanales et plus tard, dans une bien moindre mesure, manufacturières. La population urbaine augmenta très lentement jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la multiplication capitaliste des manufactures draina vers les villes une fraction des habitants de la campagne qui s'accrut en raison du développement économique qui provoqua à la fois une plus grande demande de personnel dans les secteurs secondaire et tertiaire et, grâce à la mécanisation des travaux ruraux, une réduction progressive de la main-d'œuvre



agricole. En Europe occidentale, 40 % de la population continue aujourd'hui (1969) à vivre à la campagne, mais le pourcentage correspondant n'est, aux États-Unis, plus technifié et moins traditionaliste, que d'environ 7 %. A ce déplacement de la campagne vers la ville s'ajoute la tendance de plus en plus marquée à l'accroissement, dans chaque Communauté, de quelques centres urbains qui acquièrent des proportions démesurées. Les structures d'une ville de plusieurs millions d'habitants ne sont évidemment pas les mêmes que celles d'un gros village de quelques milliers.



# LES MIGRATIONS



## Définitions

Seules les Communautés d'un très bas niveau de civilisation conservent parfois une population stable, du double point de vue quantitatif et qualitatif, pendant un temps appréciable à l'échelle historique. Car ce n'est qu'en elles que les facteurs naturels et sociaux d'équilibre démographique agissent pleinement d'une manière constante, alors que leurs potentialités maximales d'affirmation qualitative ou bien ont déjà été actualisées, ou bien sont contenues par des conditions de vie défavorables. Dans les autres Communautés, il se produit de constantes modifications démologiques qui procèdent soit de variations internes, soit de facteurs migratoires. Dans le sens le plus large du terme, on appelle *migration* tout acte, volontaire ou forcé, par lequel un individu ou un ensemble humain abandonne son lieu de résidence pour aller s'établir sur un autre territoire. La biosociologie restreint, cependant, la portée du concept. D'une part, elle ne s'occupe pas des migrations individuelles, sauf si leur volume en fait un phénomène social. D'autre part, elle ne prend pas en considération les déplacements, constants ou chroniques, d'ensembles nomades dans des espaces vides. Dans ces deux cas, en effet, ni la population ni les structures des Communautés en question ne changent. Bien au contraire, celles-ci restent immuables grâce au mouvement en fonction duquel elles sont organisées et qui leur permet de conserver un cadre géo-économique toujours identique à lui-même. Une fois épuisées les ressources naturelles disponibles dans une région, une tribu de chasseurs ou de pasteurs doit nécessairement se déplacer vers un autre territoire où elle retrouvera les conditions de vie auxquelles elle est adaptée. Le changement d'espace géographique est, par conséquent, pour elle un facteur de stabilité démologique et structurelle. La biosociologie ne s'intéresse qu'aux migrations qui suscitent des modifications sociales. Celles-ci peuvent affecter la communauté qui se déplace ou qui perd une partie de ses membres, et aussi celle qui reçoit les migrants ou qui est formée par eux. Il convient donc d'aborder le phénomène migratoire d'un double point de vue : Celui de l'ensemble d'origine, et on parle alors d'*émigration* ; Celui de l'ensemble récepteur, et on se trouve alors en face de l'*immigration*. Il nous faut, par ailleurs, distinguer les *migrations extérieures*, dans lesquelles le déplacement démographique se fait de Communauté à Communauté, des migrations internes qui se rapportent aux mouvements de population qui se produisent au sein de l'espace géographique d'une même Communauté. Enfin, nous devons considérer séparément les *migrations irréversibles* — les seules qu'étudiait la sociologie jusqu'à il y a peu — et les *migrations temporaires* — en particulier celles qui procèdent du tourisme — qui ont acquis dernièrement une grande importance.

## Migrations globales et migrations partielles

Les premières migrations dont nous ayons une connaissance historique — tout au moins par leurs effets — sont celles de peuples entiers. Nous ne faisons pas ici allusion aux déplacements de population vers des terres vierges, comme celles des tribus mongoles qui passèrent d'Asie en Amérique par le Détroit de Behring — elles concernent l'historien et non pas le sociologue, comme nous l'avons vu au paragraphe antérieur —, mais aux mouvements de peuples entiers vers des territoires déjà occupés par des ensembles humains autochtones ou arrivés antérieurement. Nous pensons, en particulier, au déplacement total des peuples aryens qui, par vagues successives, émigrèrent de l'Asie centrale vers les Indes, l'Iran et l'Europe. Et, plus récemment, à celui des tribus touraniennes qui partirent du Turkestan pour s'établir au centre de l'Europe, et à celui des hordes mongoles qui s'installèrent en Russie. Dans de tels cas, il s'agit d'ensembles sociaux qui, pour une raison ou pour une autre, abandonnent globalement les territoires qu'ils habitaient et vont se superposer à des populations étrangères auxquelles, avec le temps, elles se mélangent dans une certaine mesure. Ces migrations ont donc une double conséquence sociale : La disparition de la Communauté primitive et la formation d'une nouvelle, pourvue de structures et, parfois, d'un substratum ethnique différents. Dans le monde contemporain, le phénomène ne s'est produit qu'à une moindre échelle, comme ce fut le cas de la population prussienne, déplacée, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, vers l'Allemagne occidentale. Les migrations partielles, dont les caractéristiques sont plus variables, constituent, au contraire, une constante historique. Lorsque les conditions nécessaires sont données, elles se produisent à toutes les époques et dans tous les peuples. La Grèce et la Phénicie fondèrent des villes dans tout le bassin méditerranéen. Rome peupla de citoyens des provinces entières de l'Empire. L'Amérique du Nord, l'Australie et une partie de l'Amérique du Sud doivent la quasi-totalité de leur population à des migrants venus d'Europe. Dans certains cas, les nouveaux venus se juxtaposent à d'autres ensembles raciaux, autochtones ou immigrés, comme en Afrique du Sud, ou se mélangent à eux, comme dans la majeure partie de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud. Les nouvelles Communautés doivent beaucoup, sinon tout, aux immigrants, mais leurs structures, sauf parfois en ce qui concerne le groupe familial, sont originales. Leurs éléments constitutifs — individus ou familles — arrivèrent, en effet, isolément, après s'être séparés de Communautés qui poursuivirent sans eux leur évolution historique. Mentionnons, pour compléter notre analyse, le phénomène intermédiaire de la dispersion : Un peuple entier émigre, mais ses membres se répartissent entre plusieurs Communautés. Il s'agit donc d'une émigration globale qui aboutit à une immigration partielle. Le cas le plus célèbre est celui de la *diaspora* juive, au I<sup>e</sup> siècle. De la même manière, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, certaines républiques de l'Union Soviétique furent éliminées moyennant la dispersion de leurs habitants, isolément déportés en Sibérie et dans les provinces asiatiques du Sud.

## Migrations volontaires et migrations forcées

Nos exemples antérieurs nous amènent à distinguer, dans les migrations, celles qui répondent à une libre décision de ceux qui se déplacent de celles qui sont la conséquence d'une imposition humaine. En pratique, cependant, la discrimination n'est pas toujours aussi

facile à faire qu'il le paraît à première vue. Il y a, certes, des migrations qui sont indiscutablement volontaires. Le paysan italien qui, entre 1860 et 1914, abandonnait son pays pour faire fortune en Argentine, l'Anglais, l'Irlandais ou l'Allemand qui émigrerait aux Etats-Unis pour y trouver de meilleures conditions de vie ou le Juif qui partait d'Europe occidentale pour le Nouveau Monde à la recherche d'un marché plus ouvert, tous agissaient de leur propre volonté. Personne ne les obligeait à le faire et rien ne les poussait, sauf un jugement de comparaison sur leur situation actuelle et les possibilités que leur offraient d'autres terres. Elles furent aussi indiscutablement volontaires, les migrations globales des peuples jaunes qui, à diverses époques, marchèrent sur l'Europe dans un but de conquête. Nous connaissons, au contraire, des déplacements forcés — individuels et globaux - qui ont laissé dans l'histoire des traces profondes. La traite des noirs, à laquelle l'Amérique doit une partie appréciable de sa population, constitue l'exemple le plus clair d'un mouvement de population, échelonné sur des siècles, qui fut imposé par la force à ses victimes. L'expulsion par les soviétiques de la population des provinces allemandes annexées par la Russie et par la Pologne nous présente un cas récent de migration forcée d'un caractère global. Et la *diaspora* juive, un cas bien caractérisé d'émigration forcée suivie d'une dispersion volontaire. Ce qu'il est plus difficile de définir, ce sont les déplacements de population qui ont leur origine dans la persécution politique, raciale ou religieuse. Peut-on considérer comme volontaire l'émigration d'un individu qui n'a d'autre alternative que la mort ou la prison ? Les autorités de son pays ne l'expulsent pas : Elles essaient, au contraire, de l'arrêter. Cependant, le répréhensible ne décide pas librement : Les circonstances le poussent, en défense de son droit naturel à la vie et à la liberté. Mais il est vrai que l'on pourrait en dire autant de l'individu qui fuit une famine qui met en danger, sinon son existence même, du moins les conditions minimales de sa réalisation personnelle et familiale. Il est un cas encore moins défini, du point de vue de cette analyse : Celui du processus migratoire suscité, non point par la persécution directe, mais par un simple manque de tranquillité, comme celui dont souffraient les Juifs dans l'empire tzariste. Nous ne pouvons pas non plus situer clairement les migrations provoquées, sans qu'aucune menace n'affecte la liberté ni les biens, par l'interdiction d'activités collectives de nature culturelle, nationale ou religieuse. Il est logique qu'un ensemble humain que l'on empêche de pratiquer publiquement sa religion ou de parler sa langue, ou que l'on soumet à une autorité étrangère, cherche à échapper à une situation qui est, pour lui, négative et choisisse — librement — l'émigration.

### **L'émigration : Ses causes**

Comme nous venons de le voir, les causes du phénomène migratoire sont multiples. Nous pouvons, cependant, les grouper en trois catégories : Causes économique-sociales, causes démographiques et causes politiques, en donnant à ce dernier terme son sens le plus large. Rien n'empêche, bien entendu, que des facteurs de diverse nature n'agissent conjointement à l'origine d'un même processus. Nous trouvons un exemple caractéristique d'émigration économique-sociale dans la fondation par Rome de colonies de peuplement dans ses provinces d'outre-mer. Le passage du régime romain de l'aristocratie à l'oligarchie avait produit, malgré la réforme agraire, une extrême concentration de la propriété rurale. Étant donné que, par ailleurs, la majeure partie des métiers étaient exercés par des esclaves, les

hommes libres manquaient de moyens d'existence. La distribution des terres conquises résolvait donc un problème économique-social. Mais elle éliminait en même temps un puissant facteur de mécontentement et avait ainsi par conséquent, des motifs et des implications d'ordre politique. Quelques siècles plus tard, les causes de la traite des noirs furent purement économiques : Demande de main-d'oeuvre par les plantations d'Amérique et cupidité des trafiquants, rois nègres d'Afrique et "marchands de bois d'ébène" arabes et européens. Et ce fut le désir de faire fortune ou, du moins, d'obtenir de meilleures conditions matérielles de vie qui poussa tant de paysans d'Europe à émigrer au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Bien qu'elles soient toujours mêlées d'éléments économiques, les causes démographiques du phénomène migratoire sont beaucoup plus profondes que les antérieures. Elles ne procèdent pas, en effet, de circonstances accidentelles ni individuelles, mais d'un excès de population. Lorsque, à un niveau de développement stabilisé, la quantité d'habitants d'un territoire arrive à dépasser celle que permet la densité démographique optimale, la solution logique est le transvasement de l'excédent. Ainsi les villes grecques de l'Antiquité, qui disposaient de territoires exigus et dont le sol était aride, rétablissaient périodiquement leur déséquilibre démographique moyennant la fondation de colonies, solution qui répondait, par ailleurs, à des intentions économiques et politiques. L'émigration irlandaise du siècle dernier avait, malgré son caractère spontané, des motifs de même nature, bien que les décisions individuelles prises dans ce domaine provinssent de causes économiques, politiques et religieuses. Les causes politiques, qu'on les considère du point de vue de la Communauté qui expulse, directement ou indirectement, un ensemble humain ou de celui des émigrants plus ou moins libres de leurs décisions, répondent toujours à une incompatibilité de coexistence. Ou bien un Etat juge dangereuse ou simplement nuisible la présence, au sein de la Communauté qu'il dirige, d'éléments hétérogènes du point de vue racial, culturel ou idéologique, ou bien lesdits éléments se sentent mal à l'aise et, parfois, peu sûrs de leur avenir sous une autorité étrangère. L'émigration, forcée ou volontaire de ces derniers rend à la Communauté sa cohérence et permet aux membres de l'ensemble inassimilable de trouver ailleurs des conditions de vie plus satisfaisantes. Bien entendu, la situation acquiert des caractéristiques toutes spéciales lorsqu'il s'agit de la déportation par une puissance conquérante des habitants d'un territoire annexé. L'émigration forcée, que nous avons déjà mentionnée, des Allemands de Prusse orientale, celle des musulmans de Palestine et celle des Français d'Algérie, par exemple, constituèrent des solutions unilatérales, obtenues aux dépens des droits des populations déplacées.

### **L'émigration : Ses conséquences**

Si le sociologue s'intéresse à toutes les causes, même individuelles, du phénomène migratoire, puisque c'est d'elles que dépend le processus en question, il ne prend en considération que les conséquences sociales de celui-ci. Du point de vue de la Communauté d'origine, toute émigration a un effet fondamental qui est toujours le même, mais dont l'importance varie considérablement selon les circonstances : Une perte quantitative de population. Dans le cas limite d'un déplacement global ou d'une dispersion totale, le territoire qu'occupait la Communauté se vide et reste à la disposition de ceux qui ont provoqué les processus ou de quelque peuple colonisateur de l'avenir, et il n'y a rien à ajouter. Mais lorsque, au contraire, le



phénomène n'est que partiel, le problème de ses conséquences positives et négatives doit être posé. Il est évident, en premier lieu, que, sauf cas pathologiques, tout être humain possède une certaine capacité actuelle ou potentielle de production. Lorsqu'elle se voit privée d'un individu, la Communauté perd donc sa production actuelle ou potentielle. Si ce sont des producteurs actuels qui émigrent, les conséquences sont logiquement négatives, comme le sont aussi, dans une mesure encore plus grande, celles du départ d'enfants — producteurs potentiels actuellement improductifs — malgré l'augmentation de bien-être que provoque, au premier moment, l'élimination de consommateurs qui ne couvrent pas leurs besoins par leur travail. Du point de vue quantitatif, l'émigration n'est positive que lorsqu'elle permet de rétablir ou de maintenir la densité démographique optimale, ou lorsqu'elle exclut de la Communauté des producteurs potentiels qui, en raison du manque de ressources, ne pourraient jamais devenir des producteurs effectifs et resteraient ainsi consommateurs improductifs. Nous avons déjà vu, cependant, que la densité démographique optimale est fonction du niveau de développement. Ce que nous venons de dire vaut donc pour une Communauté qui, pour une raison ou pour une autre, n'a aucune possibilité d'améliorer ses indices d'utilisation des ressources existantes ni de trouver, dans ce domaine, de nouveaux éléments. En autorisant — voire en encourageant — l'émigration, l'Italie d'avant le fascisme résolvait partiellement le problème du chômage mais perdait des potentialités dont l'actualisation aurait permis, comme l'histoire postérieure l'a montré, d'absorber la main-d'oeuvre sans emploi et d'améliorer le niveau de développement du pays. L'aspect quantitatif du processus n'est cependant pas le plus important. Qu'elle soit positive ou négative de ce dernier point de vue, l'émigration entraîne des conséquences fort différentes selon le niveau qualitatif de ceux qui s'éloignent. Ce n'est pas la même chose pour une Communauté que de perdre des manoeuvres dont des machines pourront, en définitive, faire le travail et de perdre des intellectuels et des techniciens, facteurs irremplaçables de tout progrès dans quelque domaine que ce soit. L'émigration qualifiée qui a lieu, depuis l'entre-deux-guerres, d'Europe et d'Argentine vers les États-Unis est, certes, beaucoup plus grave pour ses Communautés d'origine que le déplacement de main-d'oeuvre qui se produisit, au siècle dernier, avec la même destination, même si celui-ci créait, comme c'était le cas de l'Allemagne, des vides démographiques que personne ne venait remplir. L'émigration de *brutes* — simples résidus sociaux — est positive dans tous les cas. Celle d'*assimilateurs* peut l'être ou ne pas l'être. Celle de *réalisateurs* et, surtout, de *créateurs*<sup>[3]</sup> est toujours catastrophique, et en particulier a notre époque où le nombre est en train de perdre beaucoup de son ancienne importance comme facteur de puissance.

### Biotypologie de l'émigrant

Reste à savoir s'il existe des lois sociales qui s'appliquent aux caractéristiques qualitatives des émigrants, ou si le déplacement volontaire d'êtres humains répond à des facteurs subjectifs qui agissent indifféremment sur tous les types biosociaux. Il est courant de trouver, dans ce domaine, des opinions tranchantes, mais sans grands fondements, et personne n'arrivera jamais à établir si les peuples gaéliques arrivèrent les premiers à l'océan Atlantique parce qu'ils étaient les plus audacieux ou parce qu'ils fuyaient plus vite que les autres ...

3 - Les mots en italique correspondent à la classification qualitative de Vacher de Lapouge.

Laissons de côté, pour les besoins de cette analyse, les ensembles humains nomades, dont l'instabilité territoriale procède d'exigences économiques constantes, et, bien entendu, les émigrants forcés dont le déplacement obéit à des causes qui n'ont rien à voir avec leur nature. Considérons donc, exclusivement, les individus qui, pouvant rester sur leur sol natal, vont s'incorporer à des Communautés étrangères, seuls ou accompagnés de leurs familles respectives. Nous remarquerons tout de suite que tous ont une particularité commune : Ce sont des déracinés, à la fois inadaptés à leurs conditions de vie et disposés à rompre les liens qui les unissent à leur milieu géosocial. Ils sont indépendants, du double point de vue matériel et psychique, de la Communauté dont ils font partie, soit qu'ils se sentent différents de ses autres membres, soit qu'ils aient l'impression — fondée ou non — qu'elle les rejette. D'où deux types d'émigrant : *L'aventurier* et le *déplacé*. L'aventurier, au biotype longiligne, émigre afin de trouver, en dehors d'un milieu qui limite ses possibilités d'affirmations, des conditions sociales qui lui permettent de réaliser pleinement sa volonté de puissance. *Créateur* ou *réalisateur*, il ne trouve pas dans sa Communauté d'origine la place qui, à son avis, lui revient et il n'hésite pas à aller la conquérir ailleurs. C'était des aventuriers, le Conquistador, le cadet de famille noble et le flibustier qui, dans des buts fort différents, allaient, il y a quelques siècles, en Amérique. C'est un aventurier, aujourd'hui, l'intellectuel — dans le sens le plus large du terme — qui abandonne son pays pour trouver ailleurs un champ plus favorable à ses recherches. Le réfugié politique appartient aussi, généralement, à ce biotype, bien que l'aventure ne soit pas son but mais la cause de la persécution qu'il subit. Et aussi le non-conformiste en matière religieuse. Le déplacé représente l'antithèse presque parfaite du type antérieur. C'est un *assimilateur* ou, parfois, un résidu biosocial pur et simple, généralement bréviligne, qui émigre en raison de son incapacité relative, d'une infériorité extrême qui l'empêche de conserver sa position, voire même, dans les cas limites, de survivre sur son sol natal. Quand une catastrophe d'ordre naturel, comme, par exemple, la maladie de la pomme de terre en Irlande, ou un accroissement démographique plus rapide que le développement technique, crée un excès de population sur un territoire déterminé, ceux qui n'ont pas d'autre solution que de s'en aller sont ceux qui ne sont pas en condition de se défendre efficacement de la concurrence vitale des plus aptes : Les pires des paysans, les pires des ouvriers, les pires des commerçants ; Et aussi des manoeuvres dépourvus de toute formation professionnelle qui, à une époque normale, étaient déjà écrasés. La double tamisation migratoire amène donc aux zones de peuplement des individus supérieurs et des individus très inférieurs, presque sans moyen terme. Lorsqu'il s'agit de colonies ou de provinces éloignées de la métropole, les premiers sont renforcés par des fonctionnaires envoyés par le pouvoir central et les seconds, parfois, par des criminels, objet de mesures de déportation. Bien entendu, entre l'élite et la masse des émigrés il n'y a pas de rapport constant. Mais il va de soi que la première de ces couches est toujours infime, du point de vue numérique, si nous la comparons à la seconde.

### **L'immigration : Le processus d'assimilation**

En arrivant à son lieu de destination, l'émigrant — maintenant immigrant — se trouve soudain dans un monde nouveau auquel il lui faut s'incorporer, donc s'adapter. Sauf s'il est absorbé par une minorité ethnique ou nationale de la même origine que lui, il doit changer de mode de vie et, dans une certaine mesure, de manière de penser afin de pouvoir coexister

en harmonie avec la population et occuper dans la Communauté une place satisfaisante. Ainsi commence pour lui un processus d'assimilation plus ou moins long et plus ou moins couronné de succès. Le rythme et les conséquences de ce processus dépendent fondamentalement du degré d'affinité qui existe entre l'immigrant et le milieu humain dans lequel il doit "faire son trou". La race constitue, dans ce domaine, une barrière presque infranchissable lorsqu'il s'agit d'ensembles ethniques essentiellement différenciés, car il s'établit spontanément — c'est le cas de l'Angleterre, depuis la deuxième guerre mondiale, en ce qui concerne l'immigration antillaise — un régime de ségrégation qui ne peut être dépassé que moyennant un long processus de métissage. La civilisation et la culture — et, en particulier, la langue — interviennent en deuxième lieu, du moins pour les groupes familiaux préalablement constitués. A Boston, les Anglais s'assimilent plus facilement que les Italiens, alors qu'il se produit exactement le contraire à Buenos Ayres. Et les Allemands des Etats-Unis se fondent plus rapidement dans la population que ceux du Brésil. Mais la religion prime les autres facteurs superstructureaux quant aux immigrants célibataires et, dans tous les cas, en ce qui concerne la deuxième génération, car c'est d'elle que dépend en grande partie le mariage. Contre l'assimilation agit, si c'est le cas, l'orgueil national des immigrés, surtout s'ils constituent des colonies importantes, comme les Japonais du Brésil. La propagande du pays d'origine peut influencer sur le processus, comme on l'a vu chez les immigrés italiens et allemands avant la deuxième guerre mondiale, mais elle ne le conditionne pas. Les Franco-Américains de Nouvelle Angleterre, descendants d'émigrés québécois du siècle dernier, conservent encore leur langue et continuent à se dire Français malgré leur citoyenneté étatsunienne et leurs deux siècles de séparation de la mère-patrie. Ils résistent à la fusion, même avec les Irlandais, catholiques comme eux. Enfin jouent les conditions personnelles de l'immigrant. Les hommes s'adaptent plus facilement que les femmes, les enfants que les adultes, les extravertis que les introvertis, les *assimilateurs* que les *réalisateurs* et que les *brutes*, alors que la capacité d'assimilation des *créateurs* est extrêmement variable. Intervient également, en ce qui concerne la Communauté d'accueil, la facilité d'acceptation des nouveaux venus, du point de vue structurel comme dans le domaine des prédispositions psycho-sociales. Mais, d'une manière générale, les pays d'immigration sont ouverts et accueillants. Ils le sont beaucoup plus, cependant, envers les inférieurs — utilisables — qu'envers les supérieurs dont la couche dirigeante redoute la capacité. Les "maîtres de maison" préfèrent, logiquement, recevoir des domestiques que des concurrents capables de les dominer.

### **L'immigration : Ses conséquences**

L'immigration entraîne donc de graves dangers pour l'homogénéité démologique du pays récepteur. Des ensembles raciaux essentiellement différenciés peuvent s'incruster dans la population, comme c'est le cas des nègres aux Etats-Unis et des Juifs partout, sans autre issue qu'un métissage éventuel qui rabaisserait le niveau du substratum ethnique de la Communauté. Remarquons, cependant, que la transformation substantielle d'un pays récepteur par incorporation d'une vague migratoire n'est pas toujours négative. La population, presque entièrement européenne, de l'Argentine d'aujourd'hui n'a heureusement pas grand-chose à voir avec ce qu'elle était presque entièrement métissée-il y a cent ans, avant l'arrivée massive d'Italiens et d'Espagnols. En dehors des éventuels dangers d'hétérogénéisation et

des possibilités de changements démologiques fondamentaux, l'immigration a presque toujours des conséquences aussi nuisibles qu'inévitables. La première est le rabaissement qualitatif. Le rapport numérique entre les individus supérieurs et les inférieurs est, en effet, dans toute vague migratoire, très en dessous de ce qu'il était, non seulement dans le ou les pays d'origine, mais encore dans le pays d'accueil dont les cadres s'étaient formés antérieurement par un double processus d'immigration et de sélection. Au début, l'apport humain inférieur semble augmenter la puissance de la Communauté au profit de ses membres antérieurs et, en particulier, de sa couche dirigeante. Mais, lorsqu'ils s'assimilent, les éléments inférieurs se mêlent à la population primitive. Ils cessent de constituer une couche subordonnée, en dessous du corps social proprement dit, à la manière des esclaves, de Rome, et, comme les affranchis, ils se fondent dans l'ensemble, quand bien même ils ne l'absorbent pas. Le niveau qualitatif de la population baisse, et il ne lui sera possible de s'élever qu'à travers un long processus de formation et de sélection. L'autre conséquence négative, cette fois-ci sans exception, est l'atomisation amorphe des structures sociales. L'immigrant manque de liens de quelque nature que ce soit avec la population à laquelle il s'incorpore physiquement. En général, il arrive avec femme et enfants ou se marie avec une compatriote. Il s'isole alors au sein de son groupe familial, sans autres contacts avec ses voisins que ceux que lui imposent ses activités professionnelles. Même lorsqu'il fait partie d'une colonie nationale, il se trouve parmi des inconnus et les relations qu'il entretient avec eux sont fort loin de remplacer celles qu'il a laissées dans son village natal, où tous étaient quelque peu parents, voire dans le quartier de sa ville d'origine. La Communauté tend ainsi à devenir une mosaïque de familles presque isolées. L'atomisation sociale se manifeste plus encore dans le domaine des rapports superstructureaux. L'immigrant ignore l'histoire du pays ou, du moins, ne la considère pas comme son héritage. Il tend à critiquer des coutumes qu'il ne partage pas et il reste étranger à une culture traditionnelle qu'il ne parvient pas à absorber. Pire encore : Le temps embellit le souvenir de la patrie perdue et, bien souvent, la nostalgie s'empare de l'immigré. La vie actuelle de la Communauté dont il fait partie à la manière d'un corps étranger le laisse indifférent, et plus encore sa vie future. Et ses enfants, tiraillés entre le foyer et l'école, ou bien optent pour le premier, et ils continuent alors à se sentir étrangers, ou bien se laissent attraper par l'enseignement qu'ils reçoivent dans la seconde, et ils en arrivent à mépriser leurs parents gringos, comme on dit en Amérique espagnole, et à rompre — ou, du moins, à relâcher — les liens qui les unissent au seul groupe capable de leur donner une base structurelle. D'où l'attitude indifférente et la tendance au parasitisme social qui caractérisent tant de descendants d'immigrés, étrangers dans leur propre pays.

### **Les migrations internes : L'instabilité géosociale**

Les mouvements de population entre Communautés ne sont pas les seuls que nous permettent de constater l'observation et l'analyse historique. On peut même les considérer comme exceptionnels, quelque importants qu'ils soient, si on les compare aux déplacements qui se produisent à l'intérieur de chaque pays. Sauf en cas de persécution, il est évidemment plus facile, pour qui sent le besoin — ou simplement a envie - de quitter son sol natal, de changer simplement de région et de conserver ainsi les avantages de son adaptation héréditaire et acquise à des conditions culturelles de vie qui ne varieront que dans

une faible mesure. Ceci sans parler de la plus grande facilité matérielle d'un déplacement à courte distance. Indépendamment de leurs causes immédiates, que nous analyserons plus loin, les migrations internes dépendent fondamentalement, d'une part, de caractères héréditaires -ethniques ou acquis — de l'ensemble humain au sein duquel elles se produisent et, d'autre part, de la plus ou moins grande rigidité structurelle de ce dernier. De même qu'il y a des peuples migratoires qui, collectivement ou individuellement, tendent à se déplacer de pays en pays, il y en a d'instables à l'intérieur de leurs propres frontières, en raison, soit d'un nomadisme biopsychique, soit d'un manque d'attachement aux groupes et aux communautés géosociales qu'ils constituent. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce que nous venons de dire au sujet des peuples vaut également, au sein de chacun d'eux pour les diverses couches biotypologiques. Ce n'est pas par hasard que, de tous les peuples sédentaires d'Occident, le plus instable du point de vue géosocial soit l'américain. Aux Etats-Unis, le déplacement constitue presque une règle générale. On y change de maison, de ville et d'état avec la plus grande facilité et avec une fréquence étonnante. Rien de plus logique, cependant. Il s'agit, en effet, d'une population composée, en grande partie, de fils, de petits-fils et d'arrière-petits-fils d'immigrants qui ont le nomadisme dans le sang. La prédominance de la race nordique, plus prédisposée au changement que l'alpine, constitue un autre facteur héréditaire de la même tendance. L'indifférenciation des formes sociales et l'amorphisme structurel agissent également en faveur de l'instabilité géosociale. Un peuple d'une haute culture et d'une longue histoire se caractérise toujours par la grande variété de ses groupes et de ses communautés intermédiaires, d'une part, et de ses coutumes, d'autre part. L'individu n'est pas une simple unité d'un ensemble indifférencié et il ne lui est pas égal de vivre à tel ou tel endroit, car tout endroit autre que le sien exigerait de lui un effort d'adaptation, c'est-à-dire un effort non nécessairement couronné de succès. Si, au contraire, l'uniformité règne, le déplacement géographique n'entraînera un changement appréciable de conditions de vie. Le provençal qui va s'installer en Bretagne se trouve en face d'un monde nouveau. Le yankee qui passe de New York à Chicago, voire à San Francisco, sent à peine les effets de son déménagement, comme s'il s'était limité à changer de maison. Si, par ailleurs, il n'a d'autres rapports sociaux stables — et jusqu'à un certain point — que ceux qui l'unissent aux autres membres d'une famille réduite au foyer conjugal, il ne laisse rien derrière lui et son lieu de résidence lui est indifférent. C'est là la raison pour laquelle le manoeuvre agricole émigre plus facilement que l'agriculteur propriétaire, le salarié que le chef d'entreprise, l'intellectuel que le bureaucrate, le raté que celui qui occupe une place de choix dans son milieu local. Ce n'est pas par hasard que nous observons dans l'histoire que les migrations internes sont toujours inversement proportionnelles à la solidité des structures sociales. Il n'y en avait pas, au Moyen-Age, sauf catastrophes, lorsque chacun exerçait héréditairement sa fonction, avec interdiction consuetudinaire, voire légale, de l'abandonner.

### **Les migrations internes : Causes et conséquences**

En dehors des facteurs constants que nous venons d'analyser, les migrations internes répondent, bien entendu, dans chaque cas, à des causes immédiates. Ce sont généralement les mêmes que nous avons mentionnées plus haut en ce qui concerne les migrations de pays en pays, à l'exception des politiques : Recherche de nouvelles ressources et pression dé-

mographique. Des motifs d'une autre nature, totalement imprévisibles, peuvent, cependant apparaître accidentellement. Par exemple, les lois sur le partage forcé de l'héritage qui ont provoqué le parcelllement excessif de la terre et ont, par là même, puissamment contribué à dépeupler la campagne européenne, la mécanisation des travaux agricoles qui réduit le besoin de main-d'oeuvre rurale et, aux Etats-Unis, l'application aux usines de l'"air conditionné" qui a permis l'industrialisation des états du Sud. Il convient de citer à part, en raison de leur volume et de leurs caractéristiques, les migrations rurales vers les villes, phénomène qui dure depuis deux cents ans. Leur cause immédiate est l'industrialisation de type capitaliste qui provoque une demande de main-d'oeuvre de plus en plus grande de la part d'usines installées dans les centres urbains. Attiré par les lumières de la ville, le paysan renonce à son mode de vie traditionnel, rompt avec son milieu social — y compris son milieu familial — et va s'installer dans un faubourg triste et insalubre. Les provinces rurales se dépeuplent ou, du moins, ne s'accroissent plus, du point de vue démographique, au rythme du pays. Les grandes villes, où les usines s'installent de préférence, afin d'être près d'un grand marché consommateur et de disposer de moyens de transport adéquats, s'enflent d'une manière monstrueuse. De cette double conséquence procède un autre type de migration : Celle qui draine, des zones rurales et des petites villes vers les grands centres industriels, des jeunes gens, appartenant aux classes moyennes, qui y trouvent des conditions de vie plus favorables. L'augmentation de l'activité manufacturière et la concentration démographique de plus en plus importante provoquent, en effet, une offre constante de postes administratifs et techniques et une demande croissante de services de toute nature, toutes deux satisfaites en grande partie par l'immigration interne. Tels que nous les connaissons depuis deux siècles, ces déplacements de population ont une double conséquence catastrophique : L'appauvrissement qualitatif des zones rurales et le déséquilibre de plus en plus marqué des grandes villes. D'une part, les jeunes gens les mieux doués et les mieux préparés de chaque génération s'éloignent de leur terre natale et laissent potentiellement sans cadres la population locale. D'autre part, et sauf exceptions individuelles, ils ne parviennent pas à se faire une place satisfaisante dans les centres récepteurs et ils viennent grossir, au prix de leur échec, des classes moyennes déjà excessives et souvent parasitaires. Dans les pays industrialisés, on remarque, cependant, depuis avant la deuxième guerre mondiale, une tendance à la décentralisation qui, si elle n'arrive pas à décongestionner les grands centres, n'en freine pas moins leur croissance. De petites villes s'industrialisent, tandis que de grands établissements se déplacent vers la campagne. (Ce phénomène permet de prévoir un retour à l'équilibre géo-économique et, par conséquent, une répartition plus satisfaisante de la population. La seule chose qui semble irréversible, c'est la diminution de la main-d'oeuvre agricole, remplacée par la machine.

### **La planification migratoire**

Le processus migratoire est capable de modifier, quantitativement et qualitativement, la substance humaine d'une Communauté. Il peut même, dans le cas d'un pays d'immigration, modifier son substratum racial : C'est ce qui arrive en Argentine, en raison de l'entrée massive d'Indiens et de métis procédant des pays limitrophes. Il est donc logique que les Etats aient essayé de planifier les déplacements de population. Bien entendu, les intérêts des uns et des autres sont contradictoires : Un pays d'émigration essaiera de retenir ses éléments

supérieurs tandis qu'un pays d'immigration sélectionnera les individus qu'il admettra. Dans le premier cas, cependant, les mesures de type policier sont généralement inefficaces et seules des conditions satisfaisantes de vie et de travail permettront d'obtenir le résultat souhaité. L'immigration, au contraire, peut être contrôlée moyennant une tamisation administrative correcte des postulants. La possibilité d'améliorer la dotation héréditaire d'une Communauté par l'apport d'éléments supérieurs existe tout au moins dans les pays vers lesquels se dirige spontanément un courant migratoire. La tentation de la quantité et, surtout, de la main-d'oeuvre bon marché — donc d'une qualité inférieure — agit, hélas, trop souvent d'une manière négative. Mais, même en dehors d'elle, les facteurs de sélection à considérer — race, biotype, culture, langue, religion, formation professionnelle, état de santé et capacité d'assimilation — sont si nombreux et se présentent parfois d'une manière si contradictoire que la tâche n'est certes pas facile. Il est indubitable, cependant, qu'il y a entre les facteurs en question un ordre nécessaire et que la race figure en premier lieu. On pourra guérir un malade, instruire un analphabète, apprendre la langue à un allophone, voire convertir le fidèle d'une religion indésirable. On pourra, plus lentement sélectionner une élite à partir d'une population qualitativement inférieure ; Mais il ne sera jamais possible de faire d'un nègre un blanc, ni vice versa. Le Sicilien s'adapte parfaitement en Argentine ; Mais il introduit dans la dotation héréditaire du pays des gènes d'origine sémite et, par conséquent, noire, avec toutes les conséquences qu'ils entraînent. Du point de vue essentiel de la sélection ethnique, deux écoles s'affrontent. La première pose le principe de l'affinité de sang. Un ensemble racial, existant ou en formation, ne doit s'incorporer que des éléments semblables, voire identiques, à ceux qu'il possède déjà. C'est sur cette base qu'était rédigée la loi étatsunienne sur l'immigration, en vigueur jusqu'en 1966, qui limitait considérablement l'entrée de blancs non nordiques et interdisait celle d'individus de couleur. Notons, cependant, qu'en ce qui concernait les blancs c'était la nationalité et non la race dont on tenait compte : D'où la conséquence paradoxale d'une immigration juive considérable sous couvert de normes législatives destinées à favoriser les immigrants britanniques et allemands. L'autre école est celle de la compensation raciale. Ce principe donne souvent lieu, de la part de profanes, à des calculs qui procèdent d'une chimie fantaisiste. Mais, dans son expression scientifique, il pose ce fait réel qu'un ensemble racial peut être amélioré moyennant un apport hétérogène supérieur. D'une part, donc, prédomine le souci de l'homogénéité raciale et, par conséquent, de l'assimilation ; D'autre part, celui de la valeur intrinsèque de l'apport souhaité. Notons, cependant, que la théorie de l'affinité n'empêche pas les pays polyethniques comme les Etats-Unis, voire le Brésil, d'en limiter l'application à la race supérieure et que la thèse de la compensation ne méconnaît nullement le danger de l'incorporation d'éléments hétérogènes trop nombreux. Les deux principes se complètent donc, avec prédominance, selon le cas, de l'un ou de l'autre.

### **Les migrations temporaires**

En marge des migrations qu'à notre échelle historique nous pouvons qualifier de définitives, il s'est toujours produit des déplacements de personnes et de groupes à titre temporaire : Les "voyages" du langage courant. Le phénomène a pris, depuis l'application de la machine à vapeur aux moyens de transport, une importance quantitative qui a augmenté

considérablement après de deuxième guerre mondiale. Son influence démologique est telle, aujourd'hui, que nous ne pouvons pas ne pas l'analyser ici. Les migrations temporaires sont de trois types, définis en fonction de leurs causes. Les unes sont conséquence de la guerre contemporaine, faite par des armées de conscrits. Au cours des grands conflits de notre siècle, des millions de prisonniers de guerre furent utilisés, pendant des années, comme main-d'œuvre agricole et industrielle et jouirent, en terres ennemies, d'un régime de semi-liberté, voire de simple résidence forcée. Il est inévitable que des hommes jeunes, mêlés à une population presque entièrement féminine — en raison de l'appel aux armes des hommes d'âge militaire — laissent des traces appréciables dans la dotation héréditaire de l'ensemble social récepteur. L'occupation du pays vaincu, qui, à notre époque, peut durer plusieurs décennies, a un effet identique. La présence en Rhénanie, au lendemain de la première guerre mondiale, de troupes françaises de couleur a rendu visibles les conséquences démologiques du phénomène par la grande quantité de mulâtres qui naquirent dans la région. Mais ce n'est là qu'un aspect le plus grave, il est vrai d'une situation d'ordre général qui s'est reproduite, pour presque toute l'Europe, après 1945. Les migrations temporaires du second type sont dues à des raisons de travail et ont des conséquences similaires aux antérieures. Les travailleurs boliviens et chiliens qui viennent, chaque année, en Argentine pour quelques semaines à l'époque de la coupe de la canne à sucre et de la tonte des moutons, les Algériens qui se rendent en France, pour quelques années, comme manoeuvres d'usine et les Portugais, les Espagnols, les Grecs et les Turcs qui vont en Allemagne, en Suisse, en Suède, etc. avec un contrat de travail d'une durée limitée vivent au sein de la population et leurs relations sexuelles avec des femmes de l'endroit sont inévitables, même sans parler de ceux qui, légalement ou non, arrivent à devenir des habitants définitifs. Des éléments étrangers s'introduisent ainsi dans la dotation héréditaire des peuples récepteurs dont la race change, plus ou moins lentement, mais d'une manière inéluctable. Restent, enfin, les migrations temporaires, fort différentes, qui sont dues au tourisme. Jusqu'en 1950, ces mouvements de population étaient numériquement fort réduits et n'affectaient que quelques rares villes ou régions européennes — Paris, Rome, la Suisse, la Côte d'Azur, la Riviera italienne — vers lesquelles se déplaçaient exclusivement des familles d'un niveau social élevé. Aujourd'hui, au contraire, ce sont des millions de voyageurs qui, chaque année, "envahissent" pour quelques semaines les pays récepteurs. Le tourisme "de qualité" n'avait aucune conséquence sociale pour les zones de séjour. Mais il contribuait à la formation des pays d'origine auxquels il apportait des éléments culturels — psychiques et matériels — appréciables : Processus qui se poursuit, sur une moindre échelle, en ce qui concerne le continent américain. Le tourisme "de masse", au contraire, n'a aucune influence sur ceux qui le pratiquent, mais il influe sur la population des pays récepteurs. Non pas tant du point de vue biologique, bien que l'on ne puisse pas nier certains échanges dans ce domaine, qu'en ce qui concerne d'indiscutables modifications psycho-sociales. C'est le tourisme qui a transformé les Suisses de guerriers en hôteliers et leur a donné une mentalité de laquais. Dans une mesure plus ou moins grande selon leur capacité de résistance, les pays qui, plus récemment, ont commencé à bénéficier, sur le plan économique, de l'"industrie" du tourisme subiront une transformation du même ordre.



# TABLE DES MATIÈRES

<b>PRÉSENTATION</b> .....	07
<b>INTRODUCTION</b>	
Oubli et exagération du facteur ethnique .....	09
La biopolitique .....	09
<b>LA RACE</b>	
L'homme : Hérité plus histoire .....	13
Le fait de la race .....	13
Le concept zoologique de race .....	14
L'erreur de la "race pure" .....	15
L'hérité .....	15
La combinaison des gènes .....	16
Le double effet du métissage .....	17
La mutation .....	17
L'hérité des caractères acquis .....	18
La mémoire héréditaire .....	19
L'action du milieu .....	20
Le double effet du milieu .....	20
Limites de l'action du milieu .....	21
Création de la race .....	22
<b>L'ETHNOPOLITIQUE</b>	
La classification des races .....	25
Le creuset .....	26
L'inégalité des races .....	27
Race et communauté .....	28
Les communautés polyethniques .....	28
La spécialisation raciale dans une société organique .....	29
L'esclavage .....	30
La ségrégation .....	31
Dialectique des races dans une Communauté polyethnique .....	31
Dialectique des races dans le monde .....	32
<b>GENOPOLITIQUE</b>	
Biopsychologie et ordre social .....	35
La spécialisation sociale biopsychique .....	35
La famille .....	36
Le lignage .....	37

La couche sociale .....	37
L'origine de la stratification sociale .....	38
Différenciation héréditaire et spécialisation fonctionnelle .....	39
Variabilité héréditaire par la fonction .....	39
Importance de la différenciation fonctionnelle .....	40
La sélection naturelle .....	41
La différenciation économique .....	41
La sélection à rebours .....	42
Aristocratie et élites .....	42
Le déséquilibre biopsychique de la Communauté .....	43
La disparition de l'ordre social biopsychique .....	43
<b>LE VOLUME DE POPULATION</b>	
La facteur démographique .....	47
La densité de population .....	47
L'équilibre démographique naturel : Ses facteurs biologiques .....	49
L'équilibre démographique naturel : Des facteurs sociaux .....	49
La composition démographique .....	50
Population active et population passive .....	51
Le rythme démographique .....	52
La pression démographique .....	53
L'espace vital .....	54
La planification démographique .....	55
La concentration démographique .....	56
<b>LES MIGRATIONS</b>	
Définitions .....	61
Migrations globales et migrations partielles .....	62
Migrations volontaires et migrations forcées .....	62
L'émigration : Ses causes .....	63
L'émigration : Ses conséquences .....	64
Biotypologie de l'émigrant .....	65
L'immigration : Le processus d'assimilation .....	66
L'immigration : Ses conséquences .....	67
Les migrations internes : L'instabilité géosociale .....	68
Les migrations internes : Causes et conséquences .....	69
La planification migratoire .....	70
Les migrations temporaires .....	71



Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
PAYETTE & PAYETTE INC.  
Montréal et Saint-Jean, Québec  
le 26 novembre 1969

Dans ce livre,  
l'Auteur donne la base de la Biopolitique sur le plan racial.  
Ancien Recteur de l'Université Argentine,  
Directeur de l'Institut de Science de l'Homme de Buenos  
Ayres,  
l'Auteur a acquis une expérience mondiale des problèmes  
raciaux.  
Il les expose sous un jour à la fois ancien et nouveau.  
Il est révolutionnaire en ce qu'il donne raison à la Vie  
sur l'Arbitraire, destructeur de la Nature.



**INSTITUT SUPERIEUR DES SCIENCES  
PSYCHOSOMATIQUES, BIOLOGIQUES ET RACIALES**

**AKADEMIE FÜR PSYCHOSOMATIK,  
BIOLOGIE UND RASSENKUNDE**

***Secrétariats:***

- Europe et Afrique: Case Ville 728, Lausanne, Suisse.
- Amérique et ailleurs: C.P. 303, succ. Youville, Montréal 351, Canada.